

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

Canadiana.org has attempted to obtain the best copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

- Coloured covers /
Couverture de couleur
- Covers damaged /
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated /
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing /
Le titre de couverture manque
- Coloured maps /
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) /
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations /
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material /
Relié avec d'autres documents
- Only edition available /
Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin / La reliure serrée peut
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la
marge intérieure.

- Additional comments /
Commentaires supplémentaires: **Pagination continue.**

Canadiana.org a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated /
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies /
Qualité inégale de l'impression

- Includes supplementary materials /
Comprend du matériel supplémentaire

- Blank leaves added during restorations may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from scanning / Il se peut que
certaines pages blanches ajoutées lors d'une
restauration apparaissent dans le texte, mais,
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas
été numérisées.

ALBUM DE LA MINERVE



Vol. 3.

Montréal, 16 Avril 1874.

No. 16.

POESIE.

PETIT PIED ROSE.

Petit pied, petit pied rose
De mon bien-aimé qui dort,
Toi qui vacilles encor
Quand par terre je te pose,
Alors que tu marcheras,
Petit pied, petit pied rose,
Alors que tu marcheras
Qui sait où tu passeras !

Petit pied, petit pied rose,
La vie est un dur sentier
Où, du premier au dernier,
A glisser chacun s'expose :
Bravement et sans broncher,
Petit pied, petit pied rose,
Bravement et sans broncher,
Tâche d'y toujours marcher.

Petit pied, petit pied rose,
Si quelque ronce en chemin

Souille d'un rouge carmin
Ton satin de fleur éclose,
Pense que je suis toujours,
Petit pied, petit pied rose,
Pense que je suis toujours
Prête à te porter secours.

Petit pied, petit pied rose,
Si tu sens quelque douleur,
Souviens-toi que sur mon cœur
On guérit de toute chose,
Et qu'en le fuyant jamais,
Petit pied, petit pied rose,
Et qu'en le fuyant jamais
Ce cœur, tu le briserais !

Petit pied, petit pied rose,
Bientôt tu vas nous quitter,
Pourquoi ne dois-tu rester
Ignorant en toute chose ?
Que toujours je puisse ainsi,
Petit pied, petit pied rose,
Que toujours je puisse ainsi
Te baiser comme aujourd'hui !



PIERRE HERVART

PAR CARLE FIX.

PROLOGUE

LE FEU DE ST. DENIS, OU LA VENGEANCE DE RAOUL.

(Pour l'Album.)—Suite.



T où m'avez-vous donc rencontré, mademoiselle, dit-il, si toutefois ma demande n'est pas une indiscretion ?

—Nullement, monsieur, et comme vous ne paraissez pas avoir une mémoire heureuse ; je vous rappellerai votre exclamation lorsque vous êtes passé à côté de ma mère et de moi sur la Place d'Armes. Vous souvenez-vous, maintenant ?

—Parfaitement Mademoiselle ; sans doute, j'ai eu tort, mais il m'est impossible de taire ce que je pense.

—Et ce que vous ne pensez pas aussi, n'est-ce pas ? ajouta Julie.

—Non Mademoiselle, rien que ce que je pense réellement.

—Et vous ne pouvez taire même ces choses là ?

—Même ces choses là.

—Alors je vous pardonnerai plus facilement.

—J'en suis vraiment content. Mais vous disiez tantôt, que vous ne pensiez pas que ce fût le hasard qui nous eût mis en présence l'un de l'autre pour la seconde fois. Expliquez-vous donc.

—Ce n'est pas difficile. J'ai cru que vous m'aviez suivie, et je crois que je ne me suis pas trompée.

—En effet, mademoiselle, vous avez raison ; je vous ai suivie de loin.

—J'en étais sûre. Mais après m'avoir laissée, ne m'avez-vous pas vue entrer chez monsieur Pouliotte ?

—Je vous jure que non.

—Mais alors pourquoi m'aviez-vous suivie la première fois ?

Par simple curiosité.

La veillée se prolongea assez tard, et Raoul s'en alla enchanté d'avoir fait la connaissance de mademoiselle Gagnon, mais fâché de ce qu'elle partait le lendemain.

Le jour suivant, dès l'aube, il se présenta chez le père Pouliotte, et le pria de lui servir d'intermédiaire auprès de Julie. Il prétendait déjà à la main de la jeune fille.

Le bonhomme lui démontra l'inopportunité de sa demande, lui dit qu'elle était engagée avec un autre, et qu'elle devait se marier prochainement.

—Quel est le nom de cet homme ? demanda Raoul.

—Pierre Hervart, répondit l'ancien matelot

Raoul fit présenter ses respects à madame et à mademoiselle Gagnon, et tout en s'en allant : "Tant pis pour lui" dit-il.

Et maintenant, faisons plus ample connaissance avec le vicomte Raoul de Lagusse.

C'était un beau grand garçon ; il pouvait avoir une trentaine d'années. Ses yeux, et ses cheveux étaient d'un noir d'ébène, et il avait des traits extrêmement réguliers. Il était très-recherché dans sa toilette, et toujours mis au dernier gout.

Comme on le voit, il n'avait pas échangé les étoffes fines de l'Angleterre, pour endosser le costume rustique des patriotes

Maintenant, quelques détails sur son éducation. Enfant, il fut toujours vagabond et incorrigible. A dix ans, il savait à peine lire ; mais personne de son âge ne l'aurait égalé pour manier la godille, conduire une embarcation, ou pour dénicher les oiseaux.

Pas une journée ne se passait sans qu'il n'eût quelque querelle avec ses camarades.

La fatalité voulut qu'un jour, à la suite d'une de ces batailles, un de ses antagonistes reçut une pierre à la tête. Le sang coula si fort, que l'on craignit pendant quelques temps pour les jours du petit blessé. Qui avait jeté la pierre ? c'est ce que l'on ne sut jamais au juste ; ce fut cependant à Raoul qu'on attribua ce mauvais coup, et les parents du petit blessé allèrent se plaindre chez monsieur de Lagusse, et le menacèrent d'un procès, s'il ne prenait garde à la conduite de son fils. Le soir du même jour, Raoul recevait de son père une mémorable fessée.

Le lendemain, quand on le chercha pour déjeuner, espérant qu'il était bien corrigé, on ne le trouva pas. De la journée, il ne reparut à la maison. Personne ne s'en occupa d'abord ; on était habitué aux incartades du petit récalcitrant. Mais arriva la nuit sans que Raoul ne donnât signe de vie. La bonne mère était très-inquiète, le pauvre père n'était pas très-rassuré. Le lendemain, de bonne heure, on se mit à la recherche du petit vagabond.

On le trouva tranquillement assis dans une rue peu éloignée du domicile, grignotant philosophiquement un morceau de pain sec, et en train de déjeuner ; c'est là qu'il avait couché à la belle étoile.

On le ramena donc à la maison.

Sur son chemin, le père lui tirait les oreilles. "Mauvais drôle, lui disait-il, n'as-tu pas pensé aux larmes que tu ferais verser à ta mère en te sauvant ainsi ?"

—Oui, répliqua l'enfant, j'y ai pensé, mais pourquoi m'avez-vous battu ?

Il y avait dans sa réponse tant d'énergique résolution, que M. de Lagusse comprit qu'à la plus lé gère réprimande, Raoul s'esquiverait de nouveau, et cette fois, si bien, qu'il se mettrait hors de l'at teinte de ses parents.

On essaya donc de la douceur, mais ce moyen ne réussit pas mieux, car maintenant le petit garçon avait pris le mauvais pli, et il était devenu tout à fait incorrigible.

Plus tard, son père le mit au Collège de Montréal. Il y resta deux ans, mais au milieu de sa troisième année, il en fut expulsé pour sa mauvaise conduite.

Cette expulsion avait fait beaucoup de peine à madame de Lagusse. Mais pour notre petit garne ment, il y fut tout à fait indifférent. Le comte plaça Raoul dans d'autres institutions, mais partout il eut le même sort qu'au Collège de Montréal.

Et plus l'enfant grandissait, et plus il devenait tapageur et vagabond. La mauvaise conduite de son fils avança de beaucoup la mort de la comtesse de Lagusse.

Raoul était âgé de dix-huit ans quand il perdit sa mère, et il n'annonçait pas encore beaucoup de bonnes qualités. Sa conduite était loin de s'ame liorer. Son père finit par perdre patience, et re nonçant définitivement à en faire un bon sujet par les moyens ordinaires, alla trouver un capitai ne au long cours, qui consentit à se charger de Raoul. Quand ce dernier apprit cette nouvelle, il en fut ravi. "Je vais donc voir du pays enfin, s'écria-t-il, et je vais pouvoir m'amuser selon ma fantaisie, et on verra si je ne me soustrais pas à la surveillance de mon gardien. Rira bien qui rira le dernier."

Quinze jours après, il s'embarquait à bord de la "Montréalaise," qui faisait voile pour le Pérou. Raoul ne tarda pas à se familiariser avec le capi taine qui s'appelait Nicolas Pouliotte, et qui n'était autre que le frère de celui que nous connaissons déjà. Raoul passa deux ans dans l'Amérique du sud, où il amassa un peu d'argent, principalement par le brigandage.

On était alors en 1829.

Le vieux matelot qui n'avait jamais vu la Fran ce, voulut visiter la terre de ses aïeux, et Raoul l'y accompagna.

Pendant la révolution de Juillet, ce dernier per dit de vue le capitaine de la "Montréalaise," mais il ne s'occupa pas beaucoup de ce détail minime; d'ailleurs, il venait d'entrer dans sa majorité. Dans le tourbillon, il se fit soldat, et combattit avec la garde nationale contre le gouvernement de Charles X. Le nom qu'il portait était une recommanda tion pour lui, et dès que le royaume de Louis-Phi lippe fut définitivement établi, les nouveaux mi nistres qui l'avaient vu à l'œuvre, lui offrirent dans l'armée régulière, une place de lieutenant, qu'il s'empressa d'accepter.

Mais il dut bientôt quitter le territoire de la France.

S'étant épris d'une jeune fille, il la demanda en mariage. N'ayant pu obtenir sa main, il résolut de la déshonorer et de l'enlever par force. Mais son dessein ne réussit pas, et le lendemain, il reçut un cartel du frère de la jeune fille. Dans le duel qui eut lieu à l'épée, l'adversaire de notre heureux aventurier perdit la vie, et Raoul dut se soustraire aux poursuites de la police.

Il ne tarda pas à faire connaissance avec M. Pou liotte, le frère de son ancien capitaine, ce qui ex plique comment il se trouvait là au commencement de mai 1837.

Tel était le jeune homme qui avait prétendu pendant un instant à la main de Julie Gagnon.

IV.

LE FEU DE ST. DENIS.

Transportons nous maintenant au 21 Novembre de cette même année 1837.

Il est environ huit heures du soir; il tombe une pluie fine et très-froide; le tonnerre se fait enten dre et gronde sourdement; les éclairs déchirent le voile du firmament, et en même temps illuminent la terre d'une lumière sinistre. A cette heure, il n'y a personne qui soit dehors dans le village de Saint-Antoine, excepté un homme d'une taille co lossale, drapé dans un large manteau noir, et dont on entrevoit à peine la figure. Il marche d'un pas lent, s'arrête quelques instants, consulte sa montre, puis recommence à marcher. Dix minutes après il s'arrête de nouveau, "C'est singulier, dit-il il devrait être ici depuis une demi-heure, et il n'a pas encore paru. Lui serait-il arrivé quelque malheur? Lui, ordinairement si fidèle aux rendez-vous! Je n'entends pourtant rien; peut-être est-ce cette tem pête qui m'empêche d'entendre. Mais attendons encore quelques instants."

Puis il reprend sa marche interrompue.

Tout à coup, il croit entendre un bruit qui se rapproche peu à peu, et il finit par distinguer par faitement un homme, qui s'avance en courant. Aussitôt l'homme au manteau noir se dirigea vers le nouvel arrivant.

—Te voilà enfin arrivé, mon bon Pierre; il était temps, car je commençais à désespérer de te voir ce soir.

—En effet, répondit ce dernier, je suis quelque peu en retard; mais ce n'est pas ma faute, car le mau vais temps s'est fait sentir, et d'ailleurs, j'ai dû de meurer plus longtemps que je ne l'aurais désiré, dans quelques postes afin d'avoir des nouvelles.

—Bien, bien. Et quelles nouvelles?

—Des nouvelles graves et sérieuses.

—Ne parle pas par détours, arrive vite au fait; mais avant tout, dis-moi d'où tu viens.

—De Sorel.

—Et n'as-tu traversé la rivière qu'aujourd'hui?

—Oui, Docteur.

—Alors je comprends et j'excuse ton retard par cette tempête. Mais que se passe-t-il à Sorel?

—Quand je suis arrivé, on venait d'apprendre qu'un régiment de cavalerie a été mis en déroute entre Longueuil et Chambly. Cette nouvelle a créé une vive sensation.

—Je le crois bien, sacrebleu! Et qu'a-t-on décidé?

—Qu'on enverrait immédiatement des troupes, et je crois qu'à cette heure le Colonel Gore marche sur St. Denis.

—Actuellement?

—Oui, et je pense que demain avant neuf heu res, il sera à St. Denis.

—Combien d'hommes a-t-il avec lui?

—Je ne sais pas au juste, mais il y en aura plus que moins.

—Alors il n'y a pas de temps à perdre; pendant que je vais aller prévenir M. Papineau, toi, mon brave Pierre, annonce cette nouvelle aux habitants qu'ils s'arment comme ils pourront, et que tous soient prêts à combattre demain dès l'aurore.

—Que voulez-vous donc faire?

—Arrêter les troupes à St. Denis. Mais ne fait pas attention à mes actes; je sais ce que je fais. Occupe toi seulement de ce que je t'ai dit.

—Oui, Docteur.

Et les deux hommes se séparèrent, pour faire, comme on dit, chacun sa besogne.

Le lecteur a sans doute déjà reconnu le messager qui arrivait de Sorel. C'était Pierre Hervart, marié à Julie Gagnon depuis plus de trois mois. Quant à l'homme qui lui avait donné des ordres, et qui comme on a pu le voir, nous ferons bientôt connaissance avec lui.

Pierre n'avait jamais vu Raoul de Lagusse, et avait toujours ignoré l'aventure arrivée à Julie, à la suite de laquelle, elle avait fait la connaissance du vicomte.

Mais il n'en était pas de même pour Julie. Elle l'avait encore vu environ huit jours avant son mariage avec Pierre, dans une promenade que Raoul avait faite sur la rivière Richelieu, et avant de partir, après lui avoir réitéré sa demande lui-même, il l'avait terriblement menacée.

Cependant, par un hasard fatal, elle n'avait jamais voulu parler de cet incident à son époux.

Elle craignait qu'en le lui communiquant, il ne s'exposât à des dangers où il pourrait trouver la mort; et elle croyait que les menaces de Raoul n'étaient que l'effet du dépit et de la colère. N'entendant plus parler de lui, elle s'était bien vite tranquilisée! Mais elle avait tort de se croire ainsi en sûreté, car le serpent veillait dans l'ombre. Il ne se passait pas une seule journée, sans que le vicomte de Lagusse ne sût tout ce qui concernait Pierre et sa jeune épouse.

.....
Sui-vons maintenant l'homme au manteau noir.

Après avoir marché pendant une dizaine de minutes, il s'arrêta devant une grande maison de bois, et frappa trois coups.

Aussitôt la porte s'ouvrit, et un homme tenant une lampe à la main parut sur le seuil.

—Qui êtes-vous? demanda-t-il.

—Moi, répondit simplement l'inconnu.

—Ah! c'est vous Docteur, dit alors la première voix. Veuillez donc entrer, nous vous attendons depuis une demi-heure.

—Bien, bien, répondit celui-ci, je n'ai pu venir auparavant, et il entra, suivi de celui qui était venu lui ouvrir la porte.

Tous deux se rendirent dans une vaste chambre, éclairée par la lumière douteuse d'une seule lampe, dans laquelle étaient réunis avec monsieur Papineau, les principaux conjurés. Un grand silence régnait parmi eux, mais à la vue de celui qu'on a entendu nommer deux fois le docteur, les patriotes qui étaient plongés depuis quelque temps dans un morne silence, relevèrent la tête, et vingt questions furent posées à la fois.

—Je vous répondrai tout-à-l'heure, répondit le Docteur, mais maintenant je veux parler particulièrement avec monsieur Papineau. Et il l'emmena dans l'embrasure d'une fenêtre, et s'entretint à voix basse pendant quelques instants avec lui.

Pendant ce temps, l'impatience dévorait les autres conjurés, qui demandaient tour à tour: Quelles nouvelles? Qu'y a-t-il? Que se passe-t-il?

—Eh bien! voici ce qu'il y a, répondit enfin le docteur, les troupes marchent demain sur St. Charles pour y faire leur jonction avec l'armée du colonel Wetherall. Eh bien! il faut les arrêter à St. Denis, et une rencontre est donc inévitable.

—Tant mieux! s'écrient alors cinquante voix, nous les verrons donc à l'œuvre ces tyrans, et nous saurons bien si ces braves soldats sont aussi gais sur le champ de bataille que dans leurs casernes!

—Amis, dit Papineau, vous devez renoncer à votre entreprise, car... Un grand bruit interrompit sa voix:

—“Nous voulons nous battre, nous nous battons,

et de plus nous arracherons la vie à un grand nombre de ces anglais maudits!” s'écrièrent à la fois tous les patriotes.

—Je vois avec peine, reprit Papineau, que rien ne peut ébranler votre courage et votre généreuse ardeur. Combattez donc pour l'amour de la patrie!

Le lendemain était le 22 Novembre. Cette date nous rappelle toujours avec orgueil, l'un des plus glorieux événements politiques de notre histoire, le feu de St. Denis.

Dès l'aube, Saint Antoine et Saint Denis furent le théâtre d'un magnifique spectacle.

Des hommes enthousiasmés pour la défense de la liberté opprimée, s'armaient de pistolets, de mauvais fusils, de piques, de pioches, et couraient au combat.

Au bruit du tocsin, huit cents hommes se trouvèrent réunis; mais tous n'étaient pas armés. Il n'y avait environ que 120 fusils, bons ou mauvais. Ces hommes étaient tous venus des paroisses avoisinantes. Un grand nombre, qui se trouvaient sur la rive opposée à St. Denis, traversèrent dans des embarcations, qui s'enfonçaient dans l'eau sous le poids des guerriers.

Parmi ces gens qui étaient venus uniquement pour se battre, il faut remarquer le capitaine Labossière, de Contrecoeur, armé d'un pistolet, long de près de deux pieds. C'était un bel homme gros et grand, bien fait et d'une grande force musculaire.

Il arrive un des premiers à St. Antoine, et traversa aussitôt à St. Denis.

—Tonnerre! disait-il en regardant son grand pistolet, je n'ai pas de fusil, moi, mais j'ai assez de mon pistolet. C'est lui qui va en faire de la besogne, n'est-ce pas, Marguerite? Vous ne comprenez pas ce que je veux dire, vous autres, ajoutait-il en s'adressant aux patriotes quand je parle de Marguerite, mais je vais vous l'apprendre. Sachez d'abord que mes deux meilleurs amis sont Charlotte et Marguerite; Charlotte c'est ma bouteille, Marguerite mon pistolet. Jusqu'ici j'avais toujours aimé l'un autant que l'autre, mais je crois qu'aujourd'hui je préfère Marguerite.

—Tant mieux, dirent les autres, Marguerite servira!

—Ah pour ça, y a pas de saison, soyez sûrs que Marguerite fera son devoir; ce qui ne m'empêchera pas, bien entendu, de goûter à Charlotte de temps en temps.

Un hurra fut la réponse des nouveaux guerriers.

Cependant le combat était commencé à St. Denis. Le docteur Nelson commandait nos braves canadiens. Il s'était enfermé avec eux dans une grande maison de pierre, qui leur servait de forteresse.

Cependant l'artillerie venait d'ouvrir un feu meurtrier. Au premier coup de canon, cinq hommes tombent morts.

A cette vue les rebelles sont stupéfaits, et leur ardeur commence à se ralentir. Mais Nelson, les manches de sa chemise retroussées, se fraye un passage au milieu d'eux.

—“Ho donc! mes amis, s'écrie-t-il, ce n'est rien; à la guerre comme à la guerre! Continuez votre feu.” Et lui-même recule les morts, et ne craint pas de s'exposer au danger.

Ce courage ranime l'ardeur des patriotes.

Peu de temps auparavant, les anglais avaient essayé de s'emparer d'une distillerie, défendue par une quinzaine de canadiens. Voyant le peu d'effet de l'artillerie et de la mousqueterie, le Colonel Gore avait ordonné au capitaine Markham de l'emporter d'assaut. Mais Markham y fut blessé, et après des

efforts inutiles, les anglais durent abandonner cette entreprise.

Pendant ce temps, les gens traversaient toujours de St. Antoine.

Les anglais inquiets, appointèrent un canon sur le *bac*, qui contenait près de deux cents combattants. Mais par un heureux hasard, le boulet passa près du bateau, et alla tomber, dans le fleuve en faisant jaillir l'eau sur les canadiens, qui ne ralentissaient pas leur course. (1)

Cependant le combat durait toujours. Des deux côtés, on se battait avec une égale fureur. Mais après six heures de combat, les anglais commencent à retraiter, et le Colonel Gore, vieux décoré de Waterloo, dut abandonner la victoire aux rebelles, qui se mirent à la poursuite des troupes royales. (1)

Aux premiers rangs des canadiens se trouvaient deux jeunes gens, qui, pendant tout le temps qu'avait duré le combat, s'étaient distingués par leur acharnement contre les soldats. Tout à coup, pendant que les anglais se retournaient pour décharger leurs carabines, l'un des canadiens dont nous venons de parler, fit feu sur son compagnon qui tomba raide mort.

Ce dernier avait nom Pierre Hervart ; celui qui l'avait tué s'appelait Raoul de Lagusse. Les canadiens continuèrent à poursuivre les Anglais.

Après le combat : "Avez-vous tué plus de chiens que moi, Docteur ?" demanda une grosse voix.

—Tiens, Labossière, fit Nelson en se retournant, t'es-tu bien battu ?

—Si je me suis bien battu ? *Je cré bin*, sacrebleu, j'ai tué trois soldats de la maison de St. Germain, (3) et quatre dans la poursuite. Aussi je suis content de moi, et maintenant je m'en vais prendre une rasade ! (4)

FIN DU PROLOGUE.

PREMIÈRE PARTIE.

LA NUIT DU 29 DÉCEMBRE 1838.

I.

LA GRACE DE DIEU.

Vingt ans se sont écoulés depuis les derniers événements que nous venons de raconter.

Par une belle soirée du mois de Juin 1858, les comédiens de la troupe de New-York et de la Nouvelle Orléans, donnait à Montréal une représentation de la "Grâce de Dieu." Ce magnifique drame, qui parcourait alors tous les théâtres, avait réuni ce soir là l'élite de la Société de Montréal, ce qui n'empêchait pas la foule d'affluer au parterre, aujourd'hui converti en parquette et salle d'orchestre.

Les loges privées étaient pleines.

Dans l'une d'elles étaient trois personnes, sur les quelles nous allons appeler l'attention du lecteur pour quelques instants.

Ce groupe se composait de deux hommes, et d'une jeune fille.

Celui qui était le plus âgé des deux hommes

(1) Historique.

(2) Nous avons emprunté quelques détails à Garneau.

(3) La maison où s'étaient réfugiés les Patriotes, appartenait à un nommé St. Germain.

(4) Ce Labossière n'est pas un personnage légendaire, mais, au contraire, parfaitement historique.

pouvait avoir une cinquantaine d'années, quoiqu'on ne lui eut donné guère plus de quarante ans, grâce à la teinture qui donnait à ses cheveux et à sa barbe la couleur de l'adolescence. Cependant, quelques rides commençaient à marquer son front haut et découvert. Sa main paraissait captiver l'attention de son compagnon ; c'est qu'il portait au petit doigt de la main gauche, un anneau en or émaillé d'une petite fleur bleue, que celui-ci dévorait des yeux.

Ce dernier était un tout jeune homme ; il avait une figure noble et intelligente. De temps à autre, ses yeux qui étaient très-vifs, se fixaient, comme nous l'avons dit, sur l'anneau de son supérieur en âge. Alors son jeune front se ridait péniblement, et sa figure prenait une empreinte très-mélancolique. Ce jonc semblait lui rappeler quelque souvenir, et, à l'expression de son visage, ce souvenir devait être douloureux. Dès que son attention se détachait de ce jonc, elle se portait immédiatement tout entière sur la jeune fille assise à côté de lui.

Alors son front se déridait, toute sa mélancolie se dissipait, et ses yeux devenaient de feu, pour mieux contempler celle qui était l'objet de toutes ses adorations.

Elle était vraiment jolie. Elle avait de longs cheveux blonds, qui tombaient négligemment sur ses épaules ; sa figure était d'une blancheur d'albâtre ; un teint rose et frais comme la brise du matin, colorait ses joues ; ses yeux étaient d'un bleu céleste ; une main et un pied de Cendrillon complétaient l'ensemble de cette beauté virginale, celle qui caractérise le mieux les jeunes filles à cet âge.

Les regards qu'elle portait sur le jeune homme correspondaient bien à ceux de celui-ci. Leur conversation était très-animée, et il faut dire que l'un et l'autre prêtaient beaucoup plus d'attention à leur délicieux babil, qu'aux paroles des acteurs.

Leur compagnon les regardait avec un sourire dédaigneux. Il y avait quelque chose de méchant dans ce sourire mêlé de dédain et d'envie. Sans doute cet homme n'avait jamais goûté une pareille allégresse, et il ne connaissait point les charmes que les véritables amants seuls peuvent apprécier.

Disons tout de suite que le jeune homme et la jeune fille étaient fiancés. Mais, pour se marier, le jeune homme attendait qu'il fût admis à la profession du droit, qu'il étudiait depuis près de quatre ans.

—Je crois, Christine, fit le plus âgé des deux hommes, que tu ne pourras pas donner beaucoup de détails à Julie sur la pièce, n'est-ce pas ?

—Et pourquoi donc, mon père, fit la jeune fille.

—Mais tu ne peux entendre la pièce et causer ainsi. Je suis sûr que monsieur Hervart est parfaitement de mon avis.

—Nous pouvons causer et entendre aussi, répondit ce dernier. Je le crois du moins ; mademoiselle Darcy pense-t-elle comme moi ?

—Entièrement, répondit Christine.

—Vous êtes doués tous les deux d'un talent précieux alors, fit M. Darcy.

—Christine possède tous les talents, dit Hervart.

—Voyez-vous ? fit Christine en souriant.

—Voilà du nouveau ancien, dit Darcy.

Le cinquième acte était commencé, et la scène dans laquelle l'amant de Marie vient enfin demander sa main était ouverte.

—Oui, fit Hervart en répondant à son futur beau-père, c'est le mariage à la fin du drame.

—Ça finit toujours par là.

—Pas toujours, dit tranquillement Christine.

(A continuer.)

LE DOCTEUR NOIR.

(Suite.)



AMANOU s'élança tout à coup sur son ennemi, dont il entoura le buste de ses deux bras, de manière à neutraliser complètement les mouvements du sorcier.

—Qu'on le fouille à l'instant, dit Tamanou, et qu'on me tue ensuite si j'ai menti.

Tazilé, furieux, se tordait comme un serpent pour échapper à l'étreinte vigoureuse de son adversaire.

Tandis que Mbourousé mé consultait ses conseillers, la foule se livrait aux cris et aux vociférations habituels aux Africains, qui passent sans transition d'un extrême à l'autre, c'est-à-dire du silence le plus complet au vacarme le plus assourdissant.

Enfin deux ou trois des amis de Tamanou s'approchèrent de Tazilé, et se mirent en devoir de le fouiller. Malgré toutes leurs recherches, ils ne trouvèrent sur lui rien de suspect.

Les partisans de Tazilé triomphaient. Ceux de Tamanou commençaient à se regarder d'un air embarrassé. Quant à M. Novéal, il examinait son ennemi des pieds à la tête avec une attention facile à comprendre ; mais lui non plus ne découvrait rien.

—Allons, demanda enfin Tazilé, ne voyez-vous pas que Tamanou a peur, qu'il se sent coupable et qu'il recule devant l'épreuve sacrée ?

—Tazilé a raison, s'écrièrent la plupart des Batongas. Que Tamanou soit mis à mort, lui et tous les Bazungas.

—Tu entends, Tamanou, dit le roi, bois immédiatement ou résigne-toi à périr dans les tortures avec tes amis.

Au même instant, Tazilé, qui venait de se dégager, grâce au secours de ses camarades, après une lutte assez vive, porta instinctivement la main à son oreille droite.

Par un mouvement plus rapide que la pensée, M. Novéal saisit de nouveau les poignets de son rival.

—Cherchez derrière son oreille droite, cria-t-il en même temps à ses amis.

Tazilé se jeta en arrière et fit un effort désespéré pour dégager sa main ; mais, quoique plus jeune que Tamanou, il n'était pas de force à lutter contre ce dernier. Tandis que M. de Novéal l'empêchait de bouger, un des conseillers du roi portait la main à l'oreille droite de Tazilé.

Sous la partie supérieure de l'oreille, au-dessous des cheveux, le Batonga trouva un morceau d'une substance molle, une sorte de pâte grasseuse, qui semblait faite avec des herbes et de la graisse. Ce morceau, légèrement aplati, avait deux ou trois centimètres de largeur et trois ou quatre de longueur.

—Cherchez derrière l'autre oreille, dit Tamanou,

On obéit.

Cette fois encore M. Novéal avait deviné juste, on trouva une autre substance de couleur plus sombre et plus dure au toucher.

—Croyez-vous maintenant que Barouli ait parlé par ma bouche ? demanda Tamanou en s'adressant au roi ainsi qu'à la foule. Devais-je souffrir qu'un imposteur se jouât ainsi de Dieu et de vous-même !

XI.

Des clameurs furieuses éclatèrent contre Tazilé.

—La langue des Bazungas ne sait proférer que des mensonges ! s'écria le sorcier Batonga. Ce sont des charmes pour obtenir de l'eau et non du contre-poison que je portais derrière les oreilles.

—C'est du contre-poison, répartit M. Novéal.

—Non.

Une discussion s'engagea entre les deux sorciers.

—Il y a un moyen bien simple de prouver la vérité, dit Tamanou, qui s'aperçut que les partisans de son rival commençaient à reprendre courage. Puisque ces deux boulettes ne sont pas des *remèdes*, que le roi les garde dans sa main, qu'on attache ensuite les deux bras de Tazilé le long de son corps, de manière à ce qu'il ne puisse se servir de ses mains, et qu'on en fasse autant pour moi-même. Puis, qu'on nous donne à chacun le poison que nous devons boire. Alors on sera bien certain qu'aucun de nous n'emploie d'artifices, et l'on verra qui résistera au poison.

—Ceci est bien parlé, dit Mbourousé après un moment de réflexion, tandis que la foule manifestait aussi son approbation par un murmure satisfait. Tazilé accepte-t-il cette épreuve ?

Poussé par l'orgueil et par la haine d'un côté, et retenu de l'autre par la crainte de la mort, Tazilé eut un moment d'indécision.

—Eh bien ! fit le roi, as-tu peur ?

—J'accepte, répondit enfin Tazilé. Du moins, tu mourras avec moi, murmura-t-il à l'oreille de M. Novéal.

—Je le sais, répondit ce dernier, mais depuis longtemps j'ai fait le sacrifice de ma vie.

Le dernier espoir du pauvre Européen venait de s'évanouir. Il avait espéré que Tazilé n'aurait pas le courage de braver une épreuve que, désormais, il savait mortelle, et que sa défaite assurerait le triomphe de Tamanou et, par conséquent, le salut des Européens.

—Allons, murmura-t-il, que la volonté de Dieu s'accomplisse !

On attachait les deux sorciers, puis un Batonga présentait à chacun la coupe remplie de poison.

Le cœur de M. Novéal battait avec tant de force dans sa poitrine, qu'il entendait à peine ce qui se disait auprès de lui.

Au moment de plonger ses lèvres dans la coupe qu'on lui présentait, Tazilé sentit faiblir son courage.

—Je ne boirai pas ! s'écria-t-il. Le Bazunga a jeté un sort sur cette boisson.

—Avais-je dit vrai ? s'écria Tamanou, près duquel ses amis accoururent tout joyeux, tandis que

la foule se précipitait vers Tazilé, qu'on accablait de reproches et de menaces.

Sur un geste de M. Novéal, le silence se rétablit.

—Je vais encore vous donner une autre preuve de ce que j'ai avancé, s'écria-t-il.

Comme on s'était hâté de le remettre en liberté, il s'approcha du roi, prit une des boulettes que le roi avait religieusement gardées dans sa main, et en mangea la moitié.

Son véritable motif pour en agir ainsi était de neutraliser au plus vite l'action des deux ou trois gouttes de poison qu'il n'avait pu s'empêcher d'absorber.

Maintenant que le vent favorable avait tourné de son côté, la foule interprétait naturellement en bien toutes ses actions, et celle-ci fut accueillie par des murmures d'approbation.

Quoique l'épreuve du poison n'eût pas été tout à fait ce qu'elle devait être, M. Novéal résolut de profiter des bonnes dispositions des sauvages pour délivrer immédiatement ses amis. Malheureusement, comme nous l'avons dit plus haut, ceux-ci avaient tué trois Batongas, et les parents des victimes se devaient évidemment de réclamer vengeance.

Malgré cela, Tamanou dit au roi que, d'après les conditions du jugement par le poison, il demandait le prix de sa victoire, c'est-à-dire la liberté de ses compatriotes.

—L'épreuve n'a pas été remplie complètement, répondit Mbourousémé.

Une discussion assez vive s'engagea entre le monarque et le sorcier. Voyant néanmoins que le roi était un peu ébranlé, Tamanou reprit le thème de la rançon, sur lequel il broda de si brillantes variations que le roi finit par céder. Quant aux parents des Batongas tués par les blancs, M. Novéal promit formellement qu'on leur enverrait de riches présents pour les consoler.

Malheureusement, l'éloquence de Tamanou échoua complètement lorsqu'il voulut obtenir pour lui-même l'autorisation de partir. L'épreuve qui venait d'avoir lieu avait redoublé la confiance qu'il inspirait aux Batongas. Dès qu'il parla de quitter la tribu, la foule tout entière se récria contre sa résolution.

Voyant qu'il ne pouvait rien obtenir, et qu'il risquait en insistant de compromettre la sûreté de ses amis, il baissa tristement la tête et accepta sa destinée.

Il se hâta d'aller rejoindre ses compagnons, dont il devinait les inquiétudes, et de leur raconter ce qui venait de se passer.

Quoique la journée fut fort avancée, il fut décidé qu'on partirait immédiatement. On comprend que, dans la position où se trouvaient les malheureux Européens, leurs préparatifs ne furent pas longs à terminer. Le voyage était long et pénible pourtant, ils ne le savaient que trop ; mais, en ce moment, ils se seraient exposés à des dangers plus grands encore pour échapper aux Batongas.

Grâce au crédit que sa récente victoire lui avait procuré chez tous ces sauvages, M. Novéal parvint à obtenir quelques provisions pour ses parents. Deux jeunes gens, fils d'un ami de Tamanou, consentirent à servir de guides aux Européens. Il va sans dire qu'à eux aussi on promit d'envoyer des cadeaux.

Ce ne fut qu'au dernier moment que M. Novéal prévint ses parents qu'il ne pouvait partir avec eux.

On juge de leur désolation. Juliette, surtout, qui avait été profondément touchée de l'affection toute particulière que lui témoignait M. Novéal, ne pouvait se décider à le quitter. Elle l'embras-

sait en pleurant et le suppliait de faire encore une tentative auprès des sauvages pour obtenir sa liberté.

Bien que vivement, ému lui-même M. Novéal était le seul qui eût gardé son sang-froid.

—Le temps se passe, dit-il, et chaque minute a son importance. Vous ne connaissez pas la mobilité du caractère des sauvages. Pour un rien ils peuvent se raviser et vous ordonner de rester. Au nom du ciel, au nom de vos enfants, Juliette et Clémence, partez. Je suis vieux, je n'ai plus que quelques jours à vivre. Je suis trop heureux d'avoir pu vous sauver. Plus tard, vous penserez quelquefois à votre vieux cousin, qui vous a dû la dernière et la plus douce émotion de sa vie. Embrassez vos enfants pour moi et parlez-leur quelquefois de leur cousin Gaspard. De là-haut je vous entendrai, et je serai heureux de votre bonheur. Chère Juliette, ne pleure pas ainsi, tu me brise le cœur. Tu es mère et tu dois obéir aux devoirs sacrés que t'impose ce titre. Allez, mes amis, mes chers amis. Embrassez-moi encore une fois et que Dieu vous conduise.

Il les serra dans ses bras, puis il dit au guide batonga de se mettre en route.

Quant à lui, il se perdit dans la foule pour éviter que ses parents ne retardassent encore leur départ.

Dès que M. Novéal supposa que ses amis avaient perdu de vue le village de Sérouta, il revint tristement s'asseoir dans la hutte que les Européens habitaient quelques minutes auparavant. Il se sentait le cœur profondément triste et découragé. Depuis si longtemps qu'il demeurait au milieu des sauvages et qu'il avait perdu tout espoir de regagner sa patrie, il avait fini par se résigner à sa triste position.

Habitué à sa tâche de sorcier, il l'accomplissait machinalement et sans réfléchir à tout ce qu'elle avait de triste et de grotesque. Quant à la France et à sa famille, tout cela était aussi loin de lui que les étoiles du ciel.

Cédant à l'abrutissement qui envahit peu à peu les natures les plus intelligentes lorsqu'elles sont obligées de rester longtemps complètement seules au milieu de gens à l'esprit borné et grossier il se surprenait parfois à prendre au sérieux les divers incidents de son existence chez les Batongas.

Depuis l'arrivée de ses parents, un nouvel horizon s'était ouvert devant lui. Tous les souvenirs de sa jeunesse s'étaient réveillés dans son cœur soudainement ranimé. Il avait revu la France, l'Inde ; il avait songé à ses anciens amis, à sa sœur. Son imagination, écrasée jusque-là par le poids d'une cruelle réalité, lui avait fait entrevoir pour ses dernières années les jouissances de la vie de famille auprès de Juliette et des petites Bartelle.

Quoiqu'il n'eût jamais vu ces enfants, il y songeait continuellement. Juliette lui avait fait si souvent leur portrait, qu'il se figurait presque les connaître.

Cet homme qui, jadis, poussé par un esprit aventureux, ne rêvait que dangers, voyages et plaisirs violents, n'avait plus maintenant qu'une idée ; le repos et les joies du foyer.

Une maison au milieu d'un beau jardin égayé par la présence de Juliette, de Clémence et de leurs enfants, voilà quel était le rêve qui se présentait continuellement aux yeux de M. Novéal.

Hélas ! à quoi lui servaient maintenant les trésors dont il était l'héritier ? Par une amère dérision du sort, il avait passé sa vie à courir après la fortune, et le jour où la fortune répondait à ses vœux il se voyait dans l'impossibilité d'en profiter.

Avoir quinze millions, c'est-à-dire dix fois plus

qu'il ne lui en fallait pour assurer son bonheur et celui de ses amis, et se voir prisonnier au milieu des sauvages, que maintenant il exérait !

Encore, s'il lui était resté quelque espoir de leur échapper. Mais non. Il savait bien qu'aussitôt arrivés à Kuruman, ses amis feraient tout au monde pour envoyer à son secours ; mais il connaissait aussi toutes les difficultés, toutes les impossibilités qui s'opposeraient à leur généreux projet.

La mort seule devait affranchir le malheureux captif. Jadis il envisageait cette mort avec une sorte d'indifférence, mais actuellement il lui semblait cruel de mourir au milieu des sauvages, loin de ses parents, sans une main amie pour lui fermer les yeux.

XII

Assis au seuil de la hutte de Barouli, sur la pierre où s'asseyait d'habitude Mme Bartelle, et, le front caché entre ses deux mains, le pauvre vieillard s'abandonnait à ses tristes réflexions. Pour la première fois depuis bien des années, depuis son enfance peut-être, il sentit des larmes remplir ses yeux éteints.

— Mon Dieu ! murmura-t-il, ayez pitié de moi ! N'ai-je pas assez souffert ? Donnez au vieillard quelques beaux jours pour le dédommager des jours d'orages qui l'accablent depuis si longtemps !

Au bout d'une heure environ, les Batongas vinrent l'appeler. Il s'agissait de délibérer sur le sort de Tazilé. Les uns voulaient qu'il fût mis à mort, suivant les conditions de l'épreuve par le poison, d'autres seulement qu'il était victime du Dieu des Bazungas qui lui avait jeté un sort, et qu'il fallait le remettre en liberté.

Vu la faveur dont Tamanou jouissait en ce moment, il est probable qu'un discours de lui eût suffi pour trancher la question et le débarrasser d'un ennemi adroit et implacable. En toute autre circonstance, M. Novéal n'eût pas manqué d'écouter les conseils de la prudence et de se défaire du coquin qui avait essayé de le faire périr ; mais le découragement qui s'était emparé de son âme le rendait indifférent à tout.

Il ne daigna même pas sortir de la hutte pour répondre aux Batongas qui l'appelaient, et qui, bien entendu, n'avaient garde de pénétrer dans le terrible enclos.

Grâce à l'obstination de M. Novéal et aux efforts des partisans de Tazilé, la vie de ce dernier fut épargnée.

Dès le soir même il commença à intriguer contre Tamanou.

Malheureusement pour ce dernier, Mbourousémé tomba malade et fut emporté en quelques heures par un mal inconnu. Avait-il été empoisonné par Tazilé ou par quelque créature du sorcier batonga, ou plutôt avait-il succombé aux excès qu'il avait commis durant ces trois derniers jours en buvant de la *boyatva* et surtout en fumant du chanvre du matin au soir ? Voilà ce qu'on ne sut jamais d'une manière précise.

A peine sa maladie fut-elle connue, que Tazilé et ses partisans l'imputèrent aux sortilèges des Bazungas.

Les gens qui connaissent l'esprit mobile et impressionnable des foules et surtout des peuplades ignorantes et passionnées de l'Afrique, comprendront aisément avec quelle rapidité les Batongas se laissèrent influencer par ces propos.

Dans ce pays, où une simple accusation de sorcellerie portée par le premier venu contre le plu-

grand personnage de la tribu, suffit bien souvent pour causer la mort de ce dernier et la confiscation de tous ses biens, il ne fallait pas grand'chose pour convaincre la foule des maléfices des blancs, qui passent tous pour des sorciers aux yeux des Africains.

Tamanou seul aurait pu lutter contre ces calomnies, mais après être allé visiter Mbourousémé à son lit de mort il était aussitôt rentré dans la hutte de Barouli. Là, du moins, il était certain de trouver le repos et de n'être dérangé par personne, car Tazilé lui-même, redoutant toujours quelque mauvais tour de son confrère, n'osait pénétrer dans l'enceinte sacrée.

Dès que Mbourousémé eut rendu le dernier soupir, on assembla une kotla générale pour proclamer son successeur. Deux concurrents étaient en présence : son frère Nyoula et le fils de son frère aîné qui avait été roi des Batongas avant Mbourousémé. Grâce aux intrigues de Tazilé et de ses partisans, dont le nombre augmentait avec l'influence du sorcier, Nyoula fut proclamé chef de tribu.

Suivant l'usage de la plupart des monarchies africaines, Nyoula demanda aux deux sorciers de lui composer un philtre qui lui assurât un règne prospère et le garantît des sortilèges ennemis.

Tazilé promit de s'en occuper immédiatement. Quant à Tamanou, il répondit que, pour faire un philtre de ce genre, il lui fallait diverses plantes qu'il ne pourrait trouver qu'à plusieurs milles de Sérouma.

— On te les apportera, répondit le roi.

— Les yeux seuls des fils de Barouli peuvent découvrir et reconnaître ces plantes, répliqua Tamanou.

— Tazilé trouve bien ici près tout ce qu'il lui faut, dit un des conseillers.

— Qui se permet de comparer Tazilé à Tamanou ? reprit M. Novéal avec la modestie habituelle aux Africains, qui, comme les héros d'Homère, font volontiers leur propre éloge. Tazilé a-t-il osé pénétrer dans la hutte de Barouli, lui ? A-t-il osé subir l'épreuve du poison avec Tamanou ? Tazilé est un chacal ; Tamanou un lion. Si Nyoula veut le philtre qu'il me laisse obéir aux inspirations divines de Barouli.

— Soit, répondit Nyoula.

— Prends garde, lui dit tout bas un de ses conseillers, le cœur de Tamanou est resté blanc ; peut-être veut-il rejoindre ses amis les Bazungas.

— Tamanou, reprit le roi (qui, par son adroite politique, s'est fait depuis un certain renom sur les bords du Zambèze), ta personne et ton savoir nous sont trop précieux pour que nous te laissions partir seul au milieu des bois et des bêtes féroces.

— Les bêtes féroces viennent courber la tête devant le protégé de Barouli et lui lécher les pieds, répondit M. Novéal.

— N'importe. Tu auras une escorte d'honneur.

— Soit, répondit M. Novéal, qui comprit qu'il serait inutile de résister. Seulement, comme il y a parmi tes sujets des hommes corrompus devant lesquels Barouli ne me permettra pas d'accomplir ses rites mystérieux, je demande à choisir mes compagnons.

— C'est bien, répliqua le monarque, choisis toi-même les douze Batongas qui t'accompagneront.

Tamanou s'inclina devant le roi et s'éloigna lentement, quoique son cœur battit d'impatience.

— Il séduira ses compagnons et les emmènera avec lui, dit le vieux conseiller à l'oreille de Nyoula.

— J'y ai bien songé, répliqua le roi ; aussi vais-je choisir moi-même une autre troupe de cinquante

te hommes braves et fidèles pour suivre de loin Tamanou et son escorte.

—Nyoula est un grand chef, s'écria le conseiller, et la sagesse parle par sa bouche.

Dès le jour même, Tamanou se mit en route avec son escorte. Quelques heures plus tard, une bande de cinquante autres Batongas, conduits par un ami de Tazilé, suivit la trace de M. Novéal et de ses compagnons.

—Si Tamanou et les siens dépassent la Loan-goha, avait dit le roi au chef du second détachement, rejoignez-les, et forcez-les de revenir.

Tazilé était allé attendre son ami sur la route, et il avait causé longtemps avec lui.

—N'oublie pas mes recommandations, lui dit-il en le quittant. Rejoins Tamanou, et trouve quelque prétexte pour l'égorger lui et sa faible escorte. Puis, tâche de rejoindre les blancs, qui ne peuvent encore être bien loin. Tue-les, et rapporte à Nyoula les trésors que Mbourousémé a eu la folie de leur laisser emporter.

—Mon père parle sagement répondit le Batonga et j'obéirai à toutes ses recommandations.

Tout est relatif dans ce monde. A leur départ du Cap, et même de Kuruman, si Juliette, Clémence et leurs compagnons avaient eu à surmonter les obstacles qu'ils rencontraient maintenant à chaque pas, ils auraient perdu courage dès la première lieue. Mais la joie d'échapper aux mains des sauvages et aux angoisses qu'ils éprouvaient depuis quelques jours les empêchait de s'effrayer des dangers qui les entouraient.

Les guides que leur avait donnés Tamanou et qu'il avait eu soin de choisir parmi les plus braves et les plus intelligents, connaissaient parfaitement la route.

Touchés du courage avec lequel les deux femmes supportaient la fatigue et les privations, ils ne tardèrent pas à leur témoigner des attentions qu'on n'aurait certes point attendues de leur part.

En revanche, la poltronnerie et la mollesse de Savinien et de Kanstick avaient inspiré aux Batongas un mépris qu'ils ne se donnaient pas la peine de dissimuler. Leurs compagnons en rougissaient pour eux.

Le chef de la bande était Valentin. Son courage, son adresse et son agilité lui avaient valu, dès le premier jour, l'estime des sauvages.

Trois jours se passèrent sans autres incidents que ceux qui se produisent d'habitude, c'est-à-dire des fourrés impénétrables à tourner, des marécages à passer, et quelquefois des bras de rivière à traverser.

Le cinquième après le départ de nos voyageurs de Sérouma, un des Batongas, qui marchait en éclaireur s'arrêta brusquement. Il s'agenouilla pour examiner de plus près des traces qu'il venait de découvrir sur le sol.

Ses camarades accoururent près de lui et suivirent son exemple.

Ils avaient l'air fort préoccupés et se parlaient avec animation.

—Qu'y a-t-il donc ? leur demanda dom Antonio, qui, parlant le babimpé, comprenait assez l'idiome des Batongas.

—Nous venons de trouver le pied d'un Bashoukoulompo, répondit un des Batongas.

—Comment ? fit Antonio surpris, est-ce qu'ils viennent jusqu'ici ?

—Quelquefois pour chasser.

—Et pour piller aussi, ajouta un autre Batonga.

Pendant ce temps, le gros de la caravane s'était approché. On comprend quelle inquiétude ce nom de Bashoukoulompo inspira aux deux femmes

et surtout à Juliette, à qui il rappelait les cruelles épreuves que M. Bartelle avait eues à subir chez ces sauvages si redoutés.

On fit halte pour tenir conseil.

Dans la situation de nos voyageurs, il n'y avait malheureusement pas deux partis à prendre. Au risque de ce qui pourrait en résulter, il fallait aller en avant. En conséquence, on se remit en marche, en ayant soin, toutefois, de redoubler de précautions.

Ce qui rend excessivement difficile et fort dangereux le chemin de Sérouma à Lynyanti, le long du Zambèse, c'est qu'il faut à chaque instant traverser des affluents de ce fleuve. Leur embouchure est presque toujours entourée de marécages, d'herbes énormes ou de broussailles inextricables. Quelquefois, guidés par cet instinct prodigieux que possèdent les sauvages, les Batongas parvenaient à découvrir quelque barque, ou quelque tronc d'arbre caché dans des roseaux. Mais souvent il fallait remonter les cours d'eau qu'on rencontrait, pour trouver un gué ou quelque endroit où le passage fut rendu facile par un de ces îlots assez communs aux environs du Zambèse.

Heureusement qu'on voyageait en été (notre hiver correspond à l'été des Africains), car, après les pluies, il eut été impossible de traverser ainsi les rivières.

Les pieds continuellement dans l'eau, la tête brûlée par le soleil ardent et respirant les miasmes pestilentiels qui s'exhalaient des marécages à demi desséchés, nos voyageurs ne tardèrent pas à ressentir les atteintes de la fièvre. Valentin fut le seul que la maladie épargna.

En dépit de leurs cruelles souffrances Juliette et Clémence marchaient courageusement sans se plaindre. Leurs pauvres lèvres brûlantes trouvaient encore un sourire pour répondre aux questions inquiètes de sir Richard et de Valentin.

La seconde nuit après la découverte des traces des Bashoukoulompos, Juliette, que la fièvre tenait éveillée, entendit non loin d'elle un imperceptible frôlement. Sans faire aucun mouvement du corps, elle entr'ouvrit doucement les yeux et regarda autour d'elle. Pendant quelques minutes elle ne vit ni n'entendit rien.

A la fin pourtant, elle distingua deux points lumineux qui brillaient au milieu d'un buisson, à vingt pas de là tout au plus.

Au même instant, un corps noir glissa en rampant auprès de la jeune femme, qui faillit pousser un cri. Le sauvage semblait sortir du camp et se diriger vers le fleuve. Était-ce un Bashoukoulompo venant d'égorger quelque un des voyageurs ? Était-ce plutôt un Batonga allant explorer les environs et peut-être examiner de plus près les propriétés des deux yeux qui inquiétaient si vivement Mme Bartelle ?

Celle-ci ne savait que faire. Comme toujours, sa première pensée fut pour Valentin.

Habituellement on allumait du feu pour la nuit, à cause des bêtes féroces, et l'on se couchait autour du braisier ; mais la crainte d'éveiller l'attention des Bashoukoulompos avait forcé de renoncer à cette précaution si nécessaire. La lune n'étant pas encore levée, l'obscurité était si profonde qu'on y voyait à peine à deux pas de soi.

XIII.

N'osant bouger, de peur de donner l'alarme à l'ennemi mystérieux qui veillait si près d'elle, Juliette sentait une angoisse affreuse lui restreindre le cœur. Bientôt elle entendit encore le frôlement

d'un corps se glissant sur les herbes desséchées. Cette fois le frôlement était bien plus marqué que la première fois. Il devait être produit par le corps d'un Européen. Presque aussitôt, en effet, Juliette vit surgir à côté d'elle la tête de Valentin.

Dès qu'il se fut assuré que Juliette était en sûreté, il s'éloigna sans bruit. Juliette étendit la main pour le retenir, mais il se dégagea doucement sans rien dire et s'éloigna en rampant à la façon des sauvages.

— Où va-t-il ? se demanda Juliette.

Voici ce qui était arrivé.

Valentin, qui ne dormait jamais que d'un œil et qui n'avait en ses guides qu'une confiance fort limitée, avait remarqué qu'un des Batongas s'était furtivement éloigné du camp. Curieux de savoir ce qu'il allait faire, M. Mazeran l'avait suivi de loin.

La chose était difficile, car l'Européen le plus agile et le plus souple ne saurait rivaliser avec un sauvage, lorsqu'il s'agit de cheminer ainsi comme un serpent et sans faire de bruit.

Au bout de quelque temps et en dépit de toutes les précautions de Valentin, le Batonga s'aperçut qu'il était suivi. Heureusement pour Valentin, le sauvage devina immédiatement que c'était un blanc qui rampait ainsi derrière lui. Il s'arrêta et attendit M. Mazeran.

Dès qu'ils furent à côté l'un de l'autre, le Batonga fit un signe à Valentin de se taire, puis se remit en marche.

Au bout d'une heure, qui parut un siècle au pauvre Français brisé de fatigue, le Batonga s'arrêta brusquement et lui posa la main sur le bras.

— Regardez, dit-il.

A travers un interstice ménagé dans les roseaux par la main du Batonga, Valentin aperçut à cinquante pas de lui, tout au plus, la lumière rougeâtre d'un foyer.

Autour du feu, une quarantaine de sauvages dormaient ou fumaient en buvant. Leurs cheveux crépus, fort longs au milieu de la tête et coupés forts courts autour du front, formaient une sorte d'obélisque de plusieurs pouces de hauteur.

— Bashoukoulompos, murmura le Batonga.

Après quelques moments consacrés à l'examen du campement de ces terribles sauvages, le Batonga et Valentin se remirent en marche pour rejoindre leurs amis.

Quand ils arrivèrent auprès d'eux, la lune était levée et sa pâle lueur éclairait l'horizon.

Ils trouvèrent leurs amis sur pied et vivement inquiets de leur absence.

— Mon Dieu ! s'écria Valentin, en courant à Mme Bartelle, dont il aperçut tout à coup le robe couverte de sang, tu es blessée ?

— Non, mon ami, rassure-toi. Ce sang n'est le mien, c'est celui de ce brave Mouéli (un des Batongas), qui a été blessé et que je viens de panser.

Elle lui raconta alors que peu après le départ de Valentin, elle avait vu les deux points lumineux qu'elle observait depuis si longtemps se mettre en mouvement et s'approcher du camp. Réveillés par elle, deux des Batongas s'étaient élancés sur l'ennemi inconnu. C'était un Bashoukoulompo. Se voyant découvert, il avait pris la fuite, mais une assagye, lancé pour ainsi dire au hasard par un des Batongas, l'avait atteint à la jambe et renveré.

Malheureusement le Batonga l'avait tué immédiatement au lieu de le faire prisonnier pour l'interroger, comme l'aurait voulu dom Antonio et Richard.

En se défendant, il avait blessé un batonga, que

Juliette et Clémence c'étaient empressées de panser de leur mieux.

— Celui-là du moins ne nous dénoncera pas, dit James en poussant du pied le cadavre du Bashoukoulompo.

— Reste à savoir s'il était seul, fit sir Richard.

— Je ne le crois pas, dit dom Antonio. Souhalé a trouvé dans une touffe de roseaux le gîte formé par un corps humain. Il est rare qu'un Bashoukoulompo se mette seul en campagne, même comme éclaireur.

— Alors nous aurons à combattre, dit le chef des Batongas, car le Bashoukoulompo aura bien vite couru révéler notre présence à ses camarades.

— Espérons encore, dit sir Richard.

— Espérer ! s'écria Savinien, vous n'avez que ce mot-là à la bouche depuis six mois, et vous voyez où il nous a conduits.

— Ma foi, reprit Richard, je voudrais bien savoir où nous en serions si nous avions cédé à vos perpétuels découragements, à vous ?

— Voyons, dit Valentin, que décidons-nous ?

— Il faut marcher en avant, reprit dom Antonio.

— Nous allons infailliblement rencontrer les Bashoukoulompos, fit observer Juliette ; ne pourraient-ils nous tourner ?

— S'ils ont été prévenus de notre présence, dit Valentin, ou s'il marchent sur nos traces, ils nous rejoindront sans peine.

— Si nous parvenions à mettre un cour d'eau entre eux et nous, dit Clémence, ce serait peut-être le meilleur moyen de leur faire perdre nos traces.

— Mme Martigné a raison, s'écria dom Antonio, qui alla causer de ce projet avec les Batongas.

Il revint communiquer à ses amis le résultat de la conférence.

A deux lieux environ de l'endroit où l'on venait de passer la nuit, devait se trouver un bras de la Moëna qui se jette dans le Zambèse.

— Il faut se mettre en marche immédiatement, dit le missionnaire, car il est important d'arriver à la rivière avant que les Bashoukoulompos soient sur nos traces.

Une demi heure plus tard, on se mettait en marche.

Au bout d'une heure environ, on arriva à un marécage tellement vaseux que les Batongas qui marchaient en avant y enfoncèrent presque jusqu'à la ceinture.

Ils furent obligés de revenir sur leurs pas.

— Nous ne pouvons traverser ce marais, dirent-ils, il faut absolument retourner.

— Par où prendre, demanda Valentin.

— Plus nous appuierons à gauche, plus le passage deviendra impossible. Il faut obliquer à droite.

— Mais nous retomberons sur les Bashoukoulompos.

— Nous sommes perdus ! s'écria Savinien.

— Oh ! monsieur, dit Kanstick à son ancien maître, maudit soit le jour où j'ai consenti à vous suivre !

Habitué à ces litanies quotidiennes des deux poltrons, les autres voyageurs ne daignèrent pas y répondre.

Ils discutèrent avec les Batongas la meilleure direction à prendre, puis on se remit en marche.

Vers onze heures on commença à trouver un terrain plus solide. Malheureusement on devait en revanche se trouver plus près du campement des Bashoukoulompos. Puis, déjà épuisés par la chaleur et la fatigue, les voyageurs se traînaient avec peine.

Souhalé qui était le plus intelligent des Batongas

et qui marchait en éclaireur, se replia sur le gros de la troupe et s'approcha de dom Antonio.

— Là bas nous trouverons de l'ombre, dit-il, en montrant au missionnaire trois arbres dont le feuillage d'un vert sombre avait résisté à l'ardeur dévorante du soleil. Puis nous pourrons y cueillir des *motsikiris* (fruits d'un arbre oléifère) pour les femmes blanches.

— Tu as raison, dit dom Antonio, qui fit part à ses compagnons de la bonne nouvelle apportée par le Batonga.

— Il vaut mieux continuer à marcher, dit James, qui avait des jambes de cerf et qui aurait pu défier un Batonga à la course. Je ne suis pas fatigué du tout, moi.

— Tant mieux pour vous, répondit Valentin. Allez en avant, si vous voulez ; mais ces dames sont accablées de fatigue.

— La peste soit des femmes ! murmura James, il faut toujours que nous soyons sacrifié à ces...

Un coup de houssine vigoureusement appliqué interrompit son apostrophe.

— Monsieur ! s'écria-t-il en s'avancant avec colère vers sir Richard, je vous ai déjà prévenu qu'il n'y avait plus ici ni maître ni valet.

— Oui, mais il y a un homme de cœur et un poltron, interrompit le baronnet, et le poltron se taira. Allons, marche, et pas d'insolence ?

— Marche ! répéta Valentin, que Kanstick redoutait bien plus que sir Richard, dont il connaissait trop bien la bonté.

— Ah ! c'est justement ce que je voudrais faire, grommela James, qui obéit toutefois à ses compagnons.

On fit halte sous les arbres. Tandis qu'une partie des Batongas cueillaient des *motsikiris* et des *njos* (sorte de grosses fèves carrées), les autres tenaient conseil avec les Européens.

Dans la crainte de tomber sur quelque bande des Bashoukoulompos, qui devaient être en chasse aux environs, il fut convenu qu'on passerait le reste de la journée sous les arbres. Aussitôt la nuit venue on devait se remettre en marche et profiter de l'obscurité pour passer inaperçus auprès des Bashoukoulompos, avant que la lune eût paru à l'horizon.

Vers dix heures, on fut obligé de suivre une sorte de chaussée naturelle et complètement découvert. Deux Batongas, précédant la caravane de quelques pas, servaient d'éclaireurs. Venait ensuite une avant-garde composée de quatre autres Batongas et de Valentin ; puis, sur les talons des de ce dernier, Juliette et Clémence. Savinien, Kanstick et quatre Batongas formaient l'arrière-garde, qui se tenait toujours à deux ou trois pas tout au plus des autres voyageurs.

Le chemin couvert de roseaux desséchés et parsemé d'obstacles de tout genre, obligeait la caravane à marcher plus lentement.

Il vint un moment où les voyageurs n'étaient plus qu'à deux ou trois portées de fusil des Bashoukoulompos, qu'ils voyaient s'agiter autour de quatre grands feux allumés pour la nuit.

Bientôt les Bashoukoulompos se rangèrent en cercle comme pour tenir conseil. L'un d'eux, assis au milieu des autres, semblait raconter quelque chose.

A en juger par les gestes animés qu'il prodiguait, suivant l'usage des orateurs africains, il devait parler de la mort du Bashoukoulompo tué par les Batongas.

Bientôt les sauvages se levèrent. Tout en cheminant, nos voyageurs pouvaient entendre le bruit étouffé de leur voix. Enfin une vingtaine de Bas-

houkoulompos prirent leurs armes placées à côté d'eux, et s'éloignèrent ensemble, sans doute pour quelque expédition.

— Cet homme est probablement l'autre coquin dont Mouéli avait découvert le gîte encore chaud, dit sir Richard. Ils croient sans doute que nous sommes encore au même endroit et se disposent à nous surprendre.

— Heureusement que nous avons déménagé, fit Valentin.

— Ils retrouveront bien nos traces, murmura le chef des Batongas. Pressons le pas, car ils ne tarderont pas à nous rejoindre.

Savinien, que ses malles rendait excessivement maladroit, mit le pied dans un trou et tomba au milieu d'une flaque d'eau bourbeuse. Il avait essayé de s'accrocher à James Kanstick ; mais ce dernier, craignant d'être entraîné avec lui, l'avait vigoureusement repoussé.

— Au secours ! au secours ! cria Savinien.

— Silence donc ! dit précipitamment M. Mazeran.

— Je me noie ! j'étouffe !

— Si vous dites encore un mot, je vous abandonne !

— Au nom du ciel, sauvez-moi !

Valentin et sir Richard lui jetèrent une corde et le ramenèrent sur le chemin. Il était couvert de vase jusqu'aux épaules.

— Arrêtez-vous tous ! murmura soudain le chef batonga. On resta immobile.

Le cri de Savinien était probablement parvenu jusqu'aux oreilles des Bashoukoulompos, car ils regardaient autour d'eux et semblaient écouter avec attention. Grâce à l'immobilité des Européens, ils n'entendirent rien, et reprirent leur conversation ou leur sommeil.

On se remit en route. Chaque fois qu'une feuille morte, qu'une herbe desséchée craquait sous les pieds des voyageurs, un frisson courait dans leurs veines. Le passage d'une bête fauve qui se glissait entre les herbes sèches, faisait tressaillir non-seulement Juliette et Clémence, mais aussi leurs compagnons.

Ils étaient déjà arrivés à quelque distance au delà du camp des Bashoukoulompos, et le moment le plus dangereux était passé. L'espion des Batongas, qui s'était retourné pour examiner la position de l'ennemi, fit entendre un petit sifflement. Toute la colonne s'arrêta.

— Regardez, dit le Batonga.

Tous les Bashoukoulompos étaient debout et couraient de droite et de gauche autour de leurs brasiers, roulant leur *karosse* (vêtement de peau) et préparant leurs armes.

— Il est probable qu'on se sera aperçu de notre fuite, dit le chef des Batongas. Gagnons bien vite la rivière, ou tout est perdu. Tenez, les voyez-vous qui partent ? L'obscurité nous protège encore et les empêchera de découvrir nos traces, mais dès que la lune sera levée, ils nous rejoindront promptement.

(A continuer.)



LE PORTEFEUILLE ROUGE.

(Suite.)



A personne assise sous le berceau était bien la comtesse en effet. Un banc rustique lui servait de siège. Rien ne pouvait surpasser la grâce exquise de son attitude nonchalante. Elle tenait sur ses genoux un livre ouvert qu'elle ne lisait pas, et ses yeux tournés vers la voûte de verdure qui lui cachait le ciel avaient une expression calme et recueillie.

Léon Randal se trouvait si près d'elle que le murmure de sa respiration aurait pu le trahir, mais la jeune femme

s'absorbait dans une rêverie tellement profonde, qu'aucun des objets qui l'entouraient ne semblait exister pour elle.

L'étranger la contempla longuement, et tandis que son regard semblait la dévorer, tout un monde de sentiments contradictoires passait dans son esprit et se reflétait sur son visage.

Ce fut d'abord une sorte de colère haineuse et méprisante, puis une involontaire admiration, puis la pitié.

—Elle est bien belle, se dit-il enfin, oui, bien belle, et elle semble bonne. Ce n'est pas sa faute, après tout, si Gontran est lâche et menteur. Elle se croit aimée et elle aime peut-être. Oh ! pauvre femme ! pauvre femme ! si elle a donné son cœur à Gontran que je la plains.

Et Léon Randal, après avoir jeté sur Mme de Kéroual un dernier regard, reprit lentement et avec les mêmes précautions qu'à son arrivée le chemin de la grille, près de laquelle il retrouva Jérôme Pichard qui l'attendait assis sur une des bornes placées à droite et à gauche de chacun des battants.

—Eh ! mon jeune monsieur, demanda le jardinier, comment trouvez-vous notre propriété ?

—Admirable, répondit Léon Randal, mais ce n'est pas de cela qu'il s'agit pour le quart d'heure.

—Ah ! bah ! fit Jérôme, et de quoi donc ?

—Voulez vous me rendre un service ?

—Un service ! tout de même ; c'est-à-dire, bien entendu, si ça ne doit point me déranger, ni risquer de me faire arriver du désagrément.

—Ni dérangement ni risque d'aucune sorte, et ceci par-dessus le marché pour vous payer la peine que vous n'aurez pas eue.

Tout en parlant, le jeune homme mit une nouvelle pièce de cinq francs dans la main de Jérôme, qui stupéfait et charmé de cette seconde aubaine, s'écria :

—Ah ! si c'est comme ça, je suis votre homme ! Du moment qu'il n'y a rien à faire et rien à craindre, vous pouvez disposer de moi. De quoi s'agit-il, mon jeune monsieur ?

—Quand je vous ai demandé l'autorisation de

visiter le parc, vous avez parlé d'un baron, en ce moment à la chasse.

—C'est la vérité.

—Ce baron se nomme Gontran de Strény, il est le parent de Mme la comtesse de Kéroual.

—Tiens ! tiens ! tiens ! vous savez cela ?

—Je sais de plus qu'il doit prochainement épouser la comtesse.

—Ah ça ! mais, mon jeune monsieur, vous êtes donc du pays ?

—Non, mais je suis un ami intime du baron de Strény.

—Un ami intime, répéta Jérôme Pichard en se hâtant d'ôter son chapeau de paille et en le mettant respectueusement sous son bras.

—Oui, continua Léon Randal en ouvrant son portefeuille, et la preuve, c'est que voici une lettre pour lui. Je vous charge de la lui remettre aussitôt qu'il sera de retour au château.

—Il l'aura, mon jeune Monsieur, comptez-y.

—Vous la lui donnerez vous-même.

—Oui, mon jeune monsieur, *parlant à sa personne* comme disait mon ex-patron, car tel que vous me voyez, j'ai travaillé jadis dans la magistrature.

—Et, reprit Léon Randal, vous aurez soin de ne vous acquitter de mon message que lorsque M. le baron sera seul et que personne ne pourra vous voir lui glisser cette lettre dans les mains.

—*Motus et sufficit*, on aura soigneusement l'œil aux aguets pour la chose de l'incognito. Mais si M. le baron me demande qui m'a chargé de cette commission pour lui, que faudra-t-il lui répondre ?

—Que la lettre vous a été remise par un jeune homme qui venait de Rixviller.

Puis Léon Randal alla détacher la jument *Sabre-tache*, qui trouvait sa captivité fort douce et tondait l'herbe encore verte, au pied des arbres, dans le fourré. Il l'enfourcha légèrement et reprit au petit trot le chemin du village.

XX.—Une découverte.

Ce même jour, au moment où sonnaient dix heures du soir, Léon Randal, en entrant dans la petite salle à manger de l'auberge du *Chevreuil-d'Argent*, vit un homme encore jeune, et de bonne mine, debout auprès du feu de sarments et de bois menu que Monique Clerget avait eu soin d'allumer dans la cheminée, car la soirée était fraîche.

Ce personnage salua le jeune Parisien, qui lui rendit son salut et lui dit en souriant :

—Ou je me trompe fort, monsieur, ou vous êtes le docteur Louis Perrin.

—Vous ne vous trompez pas, monsieur.

—Hier soir, mon hôtesse, Mme Clerget, m'avait fait espérer votre compagnie à l'heure du dîner, continua Léon Randal, mais vos malades, en vous retenant à leur chevet, m'ont privé du plaisir que je me promettais. Aujourd'hui, grâce à ma bonne étoile, me voilà plus heureux.

—Je suis en effet un pensionnaire fort inexact pour l'excellente maîtresse du *Chevreuil-d'Argent*, répondit le médecin en examinant avec une extrême curiosité son interlocuteur.

Ces messieurs sont servis ! s'écria l'aubergiste triomphante, en posant sur la table une soupière remplie d'un potage fumant dont l'odeur seule aurait ressuscité les morts.

Le dîner était excellent ; Monique Clerget s'était encore surpassée, et, pour fêter la première réunion de ses deux pensionnaires, elle monta les meilleurs et les plus vieux vins de sa cave.

Il résulta de tout ceci que le repas dura longtemps et fut d'une gaieté charmante. Le docteur Louis Perrin prenait un plaisir extrême à causer de Paris qu'il regrettait parfois, et Léon Randal s'émerveillait de rencontrer dans un village, perdu au fond d'une province, un esprit vif, alerte et brillant comme celui du médecin.

Après le café, Léon Randal demanda un bol de punch et se mit à rouler des cigarettes, si bien que, grâce au rhum enflammé et au tabac turc, la conversation durait encore au moment où onze heures sonnaient au coucou suspendu contre la muraille.

Alors seulement le jeune Parisien déclara qu'il éprouvait quelque fatigue, et regagna sa chambre, après avoir chaleureusement serré la main du docteur Perrin.

Ce dernier s'apprêtait à quitter la petite salle, lorsque Monique Clerget, rayonnante d'enthousiasme, apparut sur le seuil.

—Eh bien ! monsieur le docteur, s'écria-t-elle, qu'est-ce que je vous avais dit ? Comment le trouvez-vous, mon voyageur ? N'est-ce pas que c'est un garçon bien mignon, bien doux, bien poli, bien plaisant, enfin ce qu'on peut appeler un bien joli jeune homme ?

—Ma bonne madame Clerget, répliqua le médecin en riant, je commence par déclarer que je suis de votre avis sur tous les points, mais j'ajoute que je vais vous causer une surprise.

—Une surprise ? répéta la veuve.

—Oui, et je vous la promets énorme :—Votre joli jeune homme est une femme.

Monique Clerget regarda son pensionnaire avec une stupeur comique. On eût dit qu'il venait de lui parler en chinois ou en hébreu.

—Une femme ! s'écria-t-elle au bout d'un instant, allons, allons, monsieur le docteur, vous voulez vous gausser de moi ! Est-ce qu'une pareille chose serait possible ?

—Je ne sais pas si c'est possible, ma digne hôtesse, mais je vous affirme que cela est.

—Lui, M. Randal ! un étudiant pour être juge !

—Une étudiante, peut-être ! un étudiant, jamais !

—Mais, êtes-vous bien sûr ?

—Comme de mon existence.

—Enfin, voyons, monsieur, le docteur, vous pouvez vous tromper, n'est-ce pas ? Tout le monde peut se tromper. Il n'y a personne, en ce bas monde, qui ne soit sujet à l'erreur.

—Sans doute, et, dans une multitude de cas, croyez-le bien, je n'ai nullement la prétention d'être infallible, mais il existe certains diagnostics qui, pour un médecin, rendent l'erreur impossible, et défendent même l'hésitation.

—Oh ! je sais bien que vous êtes un habile homme, monsieur le docteur, mais pourquoi cette dame, si c'est une dame, se déguiserait-elle en jeune homme, et boirait-elle du punch, en fumant ?

—Je n'en sais rien. Je puis seulement vous dire que bon nombre de petites dames, à Paris, fument beaucoup en buvant du punch.

—Que viendrait-elle faire ici ? à Rexviller ? dans mon auberge ? je vous le demande.

—Je l'ignore complètement.

—Elle doit cependant avoir une raison.

—C'est probable, c'est même certain, mais com-

me cette raison ne nous regarde ni l'un ni l'autre, que nous importe ? Pourquoi nous en préoccuper et chercher à la découvrir ?

—Que faut-il que je fasse demain ?

—Rien de plus et rien de moins que ce que vous faisiez hier. Il plaît à votre voyageur, ou plutôt votre voyageuse, de conserver son incognito. Respectez sa volonté ; prenez sur vous, donnez-vous l'air de ne rien soupçonner, et d'accepter, plus que jamais, M. Randal pour un jeune homme.

—Je le ferai M. le docteur. Mais à présent que je sais que le bon Dieu l'a créé et mis au monde pour porter des jupons, j'aurai bien de la peine à l'appeler *monsieur*.

Cette nuit-là, Monique Clerget dormait d'un sommeil agité. Une multitude de jeunes gens, dont les jaquettes de velours se transformaient soudainement en cotillons, vinrent visiter et troubler ses rêves.

Le lendemain matin, de bonne heure, la sonnette de Léon Randal retentit, et Marie-Jeanne, montée en toute hâte, revint prévenir l'aubergiste que le jeune homme (nous continuerons à désigner ainsi, jusqu'à nouvel ordre, l'énigmatique personnage), que le jeune homme disons-nous, la demandait.

Mme Clerget ne fit qu'un saut de sa cuisine à la chambre bleue.

Léon Randal, vêtu d'une vareuse de flanelle rouge, et étendu dans le vieux fauteuil à la Voltaire, qui était le meuble le plus luxueux et le plus confortable de l'auberge du *Chevreuil-d'Argent*, fit un signe amical à Mme Clerget.

—J'aurais dû me doter de quelque chose, se dit cette dernière en le regardant, il était trop mignon pour un homme.

—Ma chère hôtesse, commença Léon Randal, qui ne soupçonnait guère que son incognito eût été percé à jour, la veille au soir, par M. Perrin, si je vous ai donné la peine de monter, c'est que j'avais à vous entretenir d'un sujet important.

—Il va me faire ses confidences, pensa la veuve en se frottant les mains par avance ; mais ce doux espoir devait être déçu.

—Je ne déjeunerai point ce matin avec le docteur, poursuivit le jeune homme.

—Ah ! bah ! s'écria la veuve, et pourquoi donc ça ? Est-ce que vous n'avez pas trouvé qu'il était bien aimable ?

—Le docteur est un homme charmant, sa société m'enchantée, et j'espère bien en profiter chaque jour, aussi longtemps que je resterai l'hôte du *Chevreuil-d'Argent*. Mais j'attends quelqu'un, vers midi. Mon visiteur déjeunera sans doute avec moi et je vous prierai de me faire servir dans cette chambre.

—Ça suffit, monsieur, répondit Monique Clerget, quelque peu désappointée. On mettra le couvert ici, et on servira à midi sonnant.

—Voilà l'occasion de vous distinguer, ma chère hôtesse ; continua Léon Randal en souriant. Soyez digne de votre renommée, digne de vous-même, et c'est tout dire ! Accommodez-nous le petit repas le plus fin, le plus joli, le plus coquet, le plus distingué, qui jamais ait prit naissance sur le feu de vos fourneaux.

—Je ferai de mon mieux pour vous satisfaire, et je vous promets que vous serez content. Voulez-vous faire le menu vous-même ?

—A quoi bon ? Je m'en rapporte à vous complètement, et vous donne carte blanche. Je vous recommande une seule chose, c'est qu'il y ait un plat d'écrevisses, de ces grosses écrevisses des ruisseaux de vos montagnes, comme on n'en voit guère

à Paris, et qui ressemblent à de petits homards. Pour le reste suivez votre inspiration.

—J'ai des idées, fit l'aubergiste en se frappant le front d'un d'air d'inspiration comique.

—J'en étais sûr d'avance ! s'écria Léon Randal.

Puis il ajouta :

—Mais dites-moi, chère hôtesse ; vous devez avoir au fond de votre cave, tout au fond, dans le coin d'un mystérieux caveau, une cachette introuvable, et dans cette cachette un trésor. Est-ce que je me trompe ?

—Ma foi, non, il me reste quelques bouteilles (oh ! une douzaine, tout au plus !) d'un Château-Châlons de 1782, qui me vient de défunt mon père. Le roi, tout roi qu'il est, n'en a pas de pareil.

—Nous lui dirons deux mots.

—J'ai aussi du côte-rotie, rouge, si vieux, si vieux, qu'il est aujourd'hui pelure d'oignon, et un peu de Chambertin de l'année de la comète, et encore du vin de Bordeaux qui a pour le moins vingt ans de bouteille. Qu'est-ce qu'il faudra monter ?

—Montez de tout, chère hôtesse ; nous choisirons parmi vos richesses, et soyez certaine que jamais flacons poudreux n'auront été mieux appréciés.

Certes, en ce moment, Mme. Clerget ne pensait guère à la découverte surprenante faite la veille au soir par le docteur Perrin. Elle avait oublié, nous l'affirmons, le sexe probable de Léon Randal.

Elle s'absorbait toute entière dans la préoccupation de son art et dans la volonté de créer un déjeuner merveilleux, combiné et exécuté avec un talent de premier ordre et une réussite absolue.

Elle allait quitter la chambre bleue. Léon Randal la retint.

—Chère Madame Clerget, lui dit-il, aussitôt que mon visiteur arrivera, vous voudrez bien le faire monter ici, n'est-ce pas ?

—Comment saurais-je que c'est la personne que vous attendez ? fit la veuve.

—Il me demandera sous mon nom, soyez tranquille.....et d'ailleurs vous le connaissez. C'est le baron Gontran de Strény.

Monique Clerget fit un geste de surprise auquel son interlocuteur n'accorda pas la moindre attention et sortit, se disant tout bas :

—Le baron de Strény, au moment d'épouser Mme de Kéroual, vient déjeuner dans mon auberge avec M. Léon Randal ! et M. Léon Randal est une dame ! Qu'est ce que tout cela signifie ?

XXX.—Visite à Rixviller.

Retournons de quelques heures en arrière et rejoignons Gontran de Strény, la veille de ce jour, au moment où son fusil en bandouillère et suivi de deux chiens d'arrêt, il arriva à la grille du parc de Rochetaille, après avoir passé la journée presque entière à la chasse, non sans résultat, car les mailles de sa carnassière laissèrent voir la fourrure tachée de sang d'un beau lièvre, et la plume de trois ou quatre perdreaux.

Gontran tira de sa poche un passe-partout avec lequel il ouvrit la grille.

A peine avait-il fait cinquante pas dans l'avenue, qu'il vit surgir en face de lui la figure grotesque de Jérôme Pichard, ployant sa longue échine jusqu'à terre et se confondant en salutations ridicules.

—Qu'est-ce que vous me voulez, Jérôme ? lui demanda-t-il.

—Une lettre pour M. le baron. Que diable en ai-je donc fait ? Je ne la trouve plus. Ah ! je me souviens, elle est dans la coiffe de mon chapeau.

—Pourquoi cette lettre ne m'a-t-elle pas été donnée ce matin avant mon départ ?

—Elle n'est arrivée que tantôt, monsieur le baron, et pas par la poste ; c'est à moi-même qu'elle a été confiée.

—Par qui ?

—Par un petit jeune homme très mignon.

—Un petit jeune homme ? répéta Gontran.

—Oui, monsieur le baron, habillé de velours et qui certainement n'est pas du pays, car c'est la première fois que je le voyais ; il a bien recommandé que je remette la lettre à monsieur le baron lui-même et quand il n'y aurait là personne absolument ; il venait de Rixviller.

—Eh ! bien ! cette lettre, donnez-la donc.

—La voici ; et j'espère que monsieur le baron me rendra la justice que je me suis acquitté en conscience de ma commission, car voici plus de deux heures que je l'attends ici, afin d'être plus sûr que personne ne s'apercevra de rien.

Gontran jeta les yeux sur l'écriture de l'adresse et frissonna de la tête aux pieds.

—Tenez, fit-il en mettant une pièce de cent sous dans la main de Jérôme, allez-vous-en et taisez-vous.

Le jardinier ne se le fit pas répéter deux fois et disparut dans le fourré en se disant tout bas :

—Deux écus du petit jeune homme et un de M. le baron, ça fait trois écus de cent sous. Or, trois écus, ça fait quinze francs. S'il arrivait tous les matins une lettre pareille, j'aurais des rentes avant un an.

Le baron, resté seul, déchira l'enveloppe d'une main fiévreuse et lut ces lignes :

“ Mon cher Gontran,

“ J'ai besoin de causer avec vous longuement.

“ Je vous prie donc de m'accorder une entrevue, quelque dérangement que cela puisse apporter dans l'existence si calme, si régulière, que vous menez ici.

“ Je pense vous être agréable en n'insistant point pour obtenir cette entrevue au château de Mme la comtesse de Kéroual.

“ Sachez-moi gré de cette discrétion, mon cher Gontran. Combien d'autres, à ma place, n'agiraient point avec cette délicatesse chevaleresque et cette discrétion presque ridicule.

“ Que voulez-vous ? je suis une nature exceptionnelle, et comme je ne sais pas encore si je vous apporte la paix ou la guerre, j'évite avec soin le scandale et je sauvegarde (jusqu'à nouvel ordre) la situation. C'est de la vôtre que je parle, bien entendu.

“ Donc, je vous attends à déjeuner, demain, au village de Rixviller, à l'auberge du *Chevreuil d'Argent*.

“ Nous nous mettrons à table à midi précis.

“ Soyez exact, je vous en prie ; l'inexactitude me fait mal aux nerfs, et, quand mes nerfs sont crispés, je mets assez volontiers les pieds dans les plats. Ce n'est pas pour ceux du déjeuner que je dis cela.

“ A bon entendeur, salut !

“ Vous demanderez votre ami Léon Randal, jeune étudiant en droit arrivé de Paris depuis deux jours, et installé dans la *chambre bleue*.”

Cette lettre n'avait pas de signature.

Lorsque Gontran l'eut déchiffrée jusqu'à la dernière ligne, ce qui ne fut pas une mince besogne, car elle était écrite en pattes de mouche insensées, il la froissa entre ses mains avec un geste de colère en s'écriant :

—Olympe Silas ! Ah ! le vicomte avait raison, il ne devinait que trop juste ! Mais comment cette créature a-t-elle pu découvrir mes traces ? Amour

maudit, seras-tu donc pour moi semblable à la chaîne de baigne ! Prenez garde, Olympe ? Si tu te fais obstacle sur mon chemin et s'il faut te briser pour passer, je n'hésiterais pas !

Après quelques secondes de silence et de réflexion, M. de Strény ajouta :

—En attendant, il faut obéir ; toute résistance immédiate est impossible et compromettrait l'avenir. J'irai demain au rendez-vous d'Olympe. Elle est ambitieuse, elle est avide : ce caprice qu'elle appelait passion doit jeter ses dernières flammes. Elle ne galvanise aujourd'hui son amour prétendu que par dépit, par obstination. S'il en est ainsi, eh bien ! nous pourrions nous entendre, et, quel que soit le prix qu'elle exige, je lui rachèterai ma liberté !

Après avoir formulé cette conclusion, le baron prit une allumette, l'enflamma, et réduisit en cendres la lettre de Léon Randal, ou plutôt d'Olympe Silas.

Ceci fait, il composa son visage sur lequel le coup très-rude qu'il venait de recevoir avait mis un masque de pâleur et d'angoisse, et il reprit rapidement le chemin du château.

La comtesse l'avait vu venir de loin, et, debout sur la plus haute marche du perron, rayonnante d'amour, de confiance et d'espoir, elle l'attendait.

Gontran était un de ces hypocrites consommés, chez qui la dissimulation atteint, dans certains cas, les proportions de l'héroïsme, et qui, placés sur des charbons ardents, souriraient si le sourire était nécessaire pour la réussite de leurs plans.

Pendant le dîner et pendant toute la soirée il fut charmant comme de coutume, et l'observateur le plus perspicace aurait été incapable de découvrir en lui la moindre trace des préoccupations qui le dévoraient.

Quelques minutes avant de se retirer dans son appartement, le baron prévint Mme. de Kéroual qu'il ne déjeunerait point avec elle le lendemain ; et qu'il partirait de bonne heure pour Epinal, où l'appelaient quelques affaires :

—Vous feriez bien de donner vos ordres ce soir même, afin que la voiture soit prête, lui dit la comtesse.

—C'est inutile, j'ai l'intention de faire ce petit voyage à cheval.

—Étienne vous accompagnera-t-il ?

—A quoi bon ? je descendrai à l'hôtel. Un domestique me serait inutile et ne ferait que m'embarrasser.

—Serez-vous de retour pour l'heure du dîner ?

—C'est plus que probable. Si cependant, par un hasard que je ne prévois pas, je me trouvais un peu retardé, n'en éprouvez, je vous en supplie, ni étonnement, ni inquiétude.

Mme. de Kéroual le promit. Gontran lui baisa la main avec une tendresse passionnée et respectueuse, et monta chez lui.

Le lendemain, à neuf heures du matin, il se mettait en selle.

Tout au plus lui fallait-il une heure pour arriver à Rixviller ; mais comme il ne voulait point laisser soupçonner qu'il allait moins loin qu'Epinal il était forcé de partir trop tôt, et il se proposait de faire un long détour à travers les bois, afin de n'arriver qu'au moment indiqué par Olympe Silas, sous le pseudonyme de Léon Randal.

Tandis qu'il laissait son cheval marcher au pas, tout en réfléchissant au meilleur parti à tirer d'une situation effroyablement difficile, le temps passait.

Onze heures venaient de sonner au clocher de Rixviller, à l'instant précis où Gontran remettait son cheval aux mains de Jean-Claude, dans la cour du *Chevreuil d'Argent*.

Monique Clerget, en maîtresse d'auberge élevée dans les bons principes, accourut lui souhaiter la bienvenue.

—Ah ! monsieur le baron, s'écria-t-elle, c'est pour mon auberge un grand honneur de vous recevoir. Comment se porte Mme la comtesse de Kéroual ?

Gontran avait compté sur le plus strict incognito dans ce village qu'il ne faisait que traverser de temps en temps, et dans cette maison où de sa vie il n'avait mis les pieds.

Son désappointement et sa contrariété furent des plus vifs en se voyant connu, et en entendant l'aubergiste lui parler de Mme de Kéroual.

Il fit cependant contre mauvaise fortune bon cœur, et il répondit :

—Mme la comtesse se porte à merveille, et sera certainement très sensible à l'intérêt que vous lui témoignez.

Puis, sans transition, il demanda :

—Vous logez ici, n'est-ce pas, un jeune étudiant parisien, M. Léon Randal ?

—Certainement, monsieur le baron, certainement, et je vais avoir l'avantage de vous conduire à sa chambre..... la chambre bleue..... la plus belle de l'auberge.

Les paroles précédentes s'étaient échangées dans la cour. Monique Clerget tourna sur ses talons et passa la première, afin d'indiquer le chemin à Gontran ; mais jugez de ce qu'éprouva ce dernier, lorsqu'en traversant la grande pièce qui servait de cuisine et de réfectoire aux voyageurs de minime condition, il se trouva tout à coup en face du docteur Louis Perrin, sortant de la petite salle où il venait de déjeuner.

—Eh ! mais, fit le jeune médecin, dont le visage exprima la plus vive surprise, je ne me trompe pas, c'est bien monsieur le baron de Strény que j'ai l'honneur de saluer.....

L'embarras et l'anxiété de Gontran n'avaient plus de bornes. La rencontre du médecin de la comtesse, rencontre impossible à prévoir, était de nature à lui causer les plus graves embarras.

—J'espère bien, monsieur le baron, continua Louis Perrin, que ce n'est pas moi que vous venez chercher ici, et que personne n'est malade au château de Rochetaille ?

Il n'avait pas fallu plus d'une ou deux secondes à Gontran pour reprendre son sang-froid habituel, et ce fut avec le sourire aux lèvres qu'il répondit :

—Tout le monde se porte bien, mon cher docteur, et si vous me voyez dans cette auberge, c'est que j'y viens visiter un ami. Est-ce donc ici que vous demeurez ?

—Non, monsieur le baron ; mais, en ma qualité de garçon, je suis pensionnaire du *Chevreuil d'Argent*.

Gontran prit le bras du docteur et l'emmena hors de la portée des oreilles de Monique Clerget.

—Cher docteur, lui dit-il à voix basse, un service, je vous prie.

—Je suis aux ordres de monsieur le baron.

—Il s'agit de la chose du monde la plus simple. L'ami que je viens voir ce matin, est un très-jeune homme, un étudiant en droit, sinon mon parent, du moins mon allié d'assez près. Je m'intéresse beaucoup à ce jeune homme.....

—Je le comprends, car il est charmant interrompit le docteur Perrin.

—Vous le connaissez ? demanda Gontran stupéfait.

—J'ai eu le plaisir, hier, de dîner avec lui, et j'ai été tout à fait enchanté de ses manières et de son esprit.

Gontran regarda le médecin avec inquiétude ; mais la physionomie calme et sérieuse de Louis Perrin lui parut complètement rassurante.

—Ce cher docteur est naïf, pensa le roué, il ne s'est aperçu de rien.

Puis, tout haut, Gontran continua :

—Notre étudiant a fait à Paris quelques sottises, que je serai sans doute chargé de réparer..... Oh ! rien de grave.....seulement des dettes d'un chiffre assez rond. Le jeune drôle est un délicieux mauvais sujet. La comtesse de Kéroual, sa cousine au quatrième degré est furieuse ; elle ne veut, sous aucun prétexte, entendre parler de lui dans ce moment (une colère qui passera vite, vous m'entendez bien), et elle ignore sa présence à une lieue et demie de chez elle. J'ai jugé à propos, jusqu'à nouvel ordre, de ne lui rien dire à ce sujet, et je vous prie, quand nous aurons le plaisir de vous voir au château, de garder le silence sur notre rencontre d'aujourd'hui. Voilà, mon cher docteur, le service que j'attends de vous.

—Monsieur le baron peut compter sur une absolue discrétion, répondit Louis Perrin en s'inclinant.

—Je vous en remercie d'avance.

—Monsieur le baron n'a pas autre chose à me demander ?

—Absolument rien. Je me ferai scrupule de vous retenir plus longtemps loin de vos malades, et je m'empresse de vous rendre à vos nombreuses occupations.

Les deux hommes se saluèrent, et le docteur Perrin s'éloigna, en murmurant tout bas :

—M. le baron de Strény épouse dit-on, dans quelques jours, Mme la comtesse de Kéroual, et il vient visiter mystérieusement, à l'auberge du *Chevreuil-d'Argent*, une jolie fille venue de Paris et déguisée en joli garçon. Si ça n'est pas une intrigue dans toutes les règles, il faut convenir, du moins, que cela y ressemble beaucoup. Pauvre Mme de Kéroual ! si charmante et si bonne.

Gontran de son côté, se disait en regardant le docteur traverser la cour :

—Il ne soupçonne rien, et, d'ailleurs, il a quelque intérêt à m'être agréable, puisqu'une fois marié, il dépendra de moi seul de lui conserver la clientèle du château. Toute réflexion faite, je crois qu'il tiendra sa promesse, et que je puis sérieusement compter sur son absolue discrétion.

—Monsieur le baron veut-il monter ? demanda Monique Clerget en intervenant, il ne faudrait pas faire attendre le déjeuner, qui cesserait d'être digne de monsieur le baron.

—Je vous suis, répondit Gontran, en s'engageant dans l'escalier, derrière l'aubergiste.

XXII.—Le tête-à-tête.

L'auberge du *Chevreuil-d'Argent*, comme d'ailleurs la plupart des hôtelleries de province, était traversée dans toute la longueur du premier étage par un couloir formant galerie sur la cour, et coupé, de dix pas en dix pas, par des portes numérotées.

Mme Clerget fit tourner le bouton de l'une de ces portes, qu'elle ouvrit en s'écriant.

—Monsieur le baron, voilà la chambre bleue, c'est là que votre ami vous attend. Moi, je retourne à mes fourneaux, vous serez servi dans cinq minutes.

Gontran franchit le seuil de la chambre désignée. Une main rapide referma le porte derrière lui.

Olympe avait senti bondir son cœur en voyant

paraître Gontran, et elle avait obéi sans réflexion au sentiment impérieux qui la poussait dans ses bras. Mais il ne lui fallut qu'une seconde pour deviner que le cœur du baron de Strény ne battait point à l'unisson du sien.

Ce fut la goutte d'eau glacée qui concentre et précipite en un instant une vapeur brûlante.

Olympe se recula brusquement et murmura d'une voix très-basse, mais parfaitement distincte :

—Ah ! c'est ainsi ! Tu m'apportes la guerre ! Eh bien, soit ! je l'accepte.

—La guerre, répondit Gontran, qui voulait la froideur, mais non l'hostilité. Ceci est une erreur, mon enfant ; il ne saurait y avoir de guerre entre nous. Mais j'ai, je crois, le droit d'être surpris.....

La jeune femme interrompit le baron.

—Ni surprise, ni explication en ce moment du moins, lui dit-elle, j'entends dans l'escalier les pas lourds de la maîtresse de l'auberge et de sa servante, l'heure serait mal choisie pour entamer l'entretien sérieux que nous devons avoir ensemble. Il n'y a point ici d'Olympe Silas, et vous êtes présentement chez votre ami Léon Randal, étudiant de première année.

—Soit, répondit Gontran en souriant.

La Parisienne aussitôt entra, ou plutôt rentra dans le rôle que lui imposait son costume, et s'écria d'un ton assez haut pour être entendu depuis le couloir :

—Que vous êtes aimable, mon très-cher, d'avoir accepté ma modeste invitation ! Quel plaisir de serrer la main d'un ami tel que vous, à cent cinquante lieues de Paris ! Asseyez-vous, cher bon et dites-moi si vous avez grand appétit.

—Franchement, répondit Gontran, je meurs de faim.

—Tant mieux, cent fois tant mieux ! le déjeuner va venir et je vous promets que se sera tout simplement un chef-d'œuvre. L'hôtesse du *Chevreuil-d'Argent* est sans contredit le premier cordon-bleu de France et de Navarre.

A ce moment Monique Clerget apparut, chargée de plats et suivie de Marie-Jeanne portant un panier amplement garni de bouteilles.

La physionomie radieuse et triomphante du premier cordon-bleu de France et de Navarre, indiquait clairement que cette honorable personne venait d'entendre l'éloge formulé par Léon Randal.

Au bout de moins d'une minute, les plats étaient rangés en bon ordre sur la table, et l'escadron de bouteilles poudreuses, placées à la main, sur une table plus petite, attirait et réjouissait le regard.

Monique Clerget et Marie-Jeanne se retirèrent.

Le repas ne brilla point par l'entrain et par la gaieté folle des convives, mais, à tout prendre, il eut moins de roideur, moins de contrainte qu'on aurait dû l'attendre de gens absolument dominés par de si graves préoccupations.

Deux ou trois fois Gontran essaya d'amener l'entretien sur le sujet qui lui tenait au cœur ; mais, à chacune de ces tentatives, Olympe l'arrêtait en posant un doigt sur ses lèvres, et elle lui disait en souriant :

—Silence, mon ami, le moment de jouer des couteaux n'est point encore venu, le duel ne commencera qu'au dessert, vous le savez bien. Mais, soyez tranquille, nous ne perdrons rien pour attendre.

(A continuer.)

LA MOUCHE A FEU.

LÉGENDE ESPAGNOLE.



ÉTAIT un brave homme que Pedro Morégno, un brave homme, mais pas riche, car pour toute fortune il ne possédait qu'une hutte de charbonnier sur la lisière de la forêt de la Ronda, et dans cette hutte rien autre chose qu'une table boiteuse, quelques écuelles de terre, une pile de sacs à charbon, deux haches qui n'étaient plus neuves, tant s'en faut, et un âne gris ayant quatre pieds comme la table, mais encore plus boiteux qu'elle

Si, cependant ; Pedro possédait encore une femme malade et une demi douzaine d'enfants, dont l'aîné avait à peine dix ans ; ils l'aidaient fort peu à gagner son pain quotidien, mais en revanche le forçaient à leur en procurer par un labeur incessant et bien au-dessus des forces d'un pauvre soldat auquel la gloire de ses chefs avait coûté une jambe et valu une maigre retraite de cent réaux, c'est-à-dire, à peu près 25 francs de notre monnaie.

Il y a par le monde des moralistes bien rentés, célibataires par calcul, égoïstes par philosophie, qui, disent-ils, après un bon dîner, dans un bon fauteuil, près d'un bon feu, écrivent de beaux livres d'économie politique dans lesquels ils prouvent par A plus B que, pour les pauvres, un grand nombre d'enfants est une fortune.

Généralement ces livres procurent à leurs auteurs la croix ou même le prix Monthyon et sont très-recherchés par la classe des philanthropes sensibles qui aiment mieux féliciter les indigents du nombre de leurs enfants que de les aider à les nourrir.

Pedro avait autre chose à faire qu'à acheter ces consolants traités in 8° sur papier glacé, à 7 francs 50 le volume et que, du reste, il eût été incapable d'apprécier à leur juste mérite faute de savoir les lire, car son éducation littéraire laissait fort à désirer, le ministre de l'instruction publique en Espagne n'ayant pas encore de son temps organisé l'enseignement secondaire comme l'a fait depuis avec un si remarquable succès son collègue d'au-delà les Pyrénées.

Mais s'il n'était pas savant, il était bon chrétien et homme de cœur, deux qualités qui valent infiniment mieux que certaine science et surtout que certaine philosophie de nos jours. A chaque nouvel enfant qui venait prendre place sur le lit de feuilles mortes dont, chaque automne, le charbonnier jonchait en l'agrandissant l'angle de sa cabane, il remerciait Dieu, non pas d'avoir augmenté sa fortune par une nouvelle charge, mais de l'avoir rendu père d'un chrétien destiné aux joies du ciel, et il allongeait sa journée de travail d'une demi-heure le matin et d'une demi heure le soir.

Quant à Mariquita, la mère, elle avait assez à faire à allaiter le nouveau venu, rapiécer les vêtements de ses marmots et de son mari, balayer sa maison, tenir en état les sacs et pourvoir à la nourriture de tous, depuis le chef de la famille jusqu'à l'âne, son unique serviteur.

Tant bien que mal, mais plutôt mal que bien, on finissait par atteindre la fin de l'année.

Les choses marchaient ainsi depuis trois ou

quatre ans, quand un beau soir d'été, l'alcaide du village rencontra Pedro qui revenait de la forêt avec son âne chargé de bois mort.

—Hombre de dios ! s'écria le magistrat municipal en apercevant le charbonnier, tu arrives à propos, je suis en chasse depuis ce matin sans avoir trouvé autre chose qu'un mauvais merle, j'ai perdu ma route en le poursuivant, les jambes me rentrent dans le corps et mon estomac crie famine, as-tu un morceau de pain ?

—Seigneur alcaide, je n'ai ni pain ni vin, mais ma maison n'est pas loin et si Votre Seigneurie veut m'y accompagner, elle s'y reposera et prendra sa part d'un bon plat de garbansos (pois chiches) que ma femme a dû faire cuire aujourd'hui.

—Va pour les garbansos, répliqua l'alcaide, quoique à dire vrai j'eusse mieux aimé une tranche de chevreuil, comme vous autres braconniers, savez vous en procurer sans permission.

—Si j'en avais je serais heureux d'en offrir à Votre Seigneurie, mais je n'ai pas le temps de chasser, et la nuit je préfère dormir, que courir la forêt avec ma jambe de bois pour aller à l'affût.

—Oui ! oui ! je sais, fit l'alcaide avec un mauvais sourire, à vous entendre vous êtes tous des petits saints qui mériteriez plutôt une place aux présides (galères) qu'en paradis. Cet âne est à toi ?

—Il est à moi, Votre Seigneurie, et si vous êtes trop fatigué, vous pouvez vous asseoir sur sa charge ; il vous portera bien encore.

—Ce n'est pas de refus, fit l'autorité municipale qui s'installa bel et bien sur le dos de la pauvre Papalina.

On se remit en route toujours causant.

—Tu es marié, Pedro ?

—Oui, Votre Seigneurie.

—Et tu as des enfants ?

—Six pour vous servir.

—Hum ! c'est une belle famille ; tu as une maison aussi ?

—Une cabane, Votre Seigneurie.

—Et un jardin, sans doute ?

Un demi-arpent de terre où ma femme cultive quelques pommes de terre et un boisseau de garbansos, quand l'année est bonne.

—Avec un pré pour l'âne, et une vigne pour ta provision ?

—Ni pré, ni vigne, Votre Seigneurie ; Papalina broute à droite et à gauche dans les bois, et nous ne buvons que de l'eau.

—Bien ! bien ! mais dis-moi : où paies-tu tes impôts ?

—Mes impôts ! Dieu du ciel ! fit Pedro en regardant le magistrat avec inquiétude, quels impôts puis-je payer.

—Hum ! quels impôts ? mais, si je ne me trompe, tu dois payer 1° la cote personnelle pour toi, ta femme et tes six enfants ; 2° les contributions pour ta maison ; 3° l'impôt pour ton âne et enfin le droit de patente.

—Et tout cela ferait ?

—Mais quelque chose comme six douros par an.

—Six douros par an ! Dieu me soit en aide ! il me serait impossible de payer un demi-réal.

—Oui ! oui ! fit l'alcade, je reconnais la chanson, vous dites tous la même chose ; nous verrons.

—Seigneur, vous plaisantez ! vous ne voudriez pas mettre un pauvre homme dans la peine.

—Et il y a longtemps que tu demeures ici ?

— Dix ans, vienne la Saint-Michel Archange, Votre Seigneurie.

L'alcade sourit sans répondre, et, laissant de côté la question des impôts, ne parla plus que de choses indifférentes.

On arriva ainsi à la misérable hutte.

L'alcade descendit de sa monture, daigna manger, à lui seul, la moitié du plat de garbansos, but à sa gourde, qu'il eut bien soin de garder pour lui seul, un bon coup de vin, puis déclara qu'il était trop fatigué pour regagner à pied le village et signifia à Pedro qu'il eût à le reconduire sur la pauvre Papalina ; ce fut tout son remerciement.

Le charbonnier était plus fatigué que son hôte, il n'osa cependant pas refuser et, lui à pied, l'alcade commodément assis, ils partirent pour Corona, où ils arrivèrent à dix heures du soir.

—Si Votre Seigneurie n'a plus besoin de moi, je vais repartir, fit le paysan en passant son bras dans la bride de l'âne.

Le magistrat se mit à rire.

—Un moment, l'ami ! fit-il, voici dix ans que tu n'as pas payé l'impôt, tu sais qu'il est exigible pendant cinq ans, or, cinq fois six douros font trente douros, porte-moi cette somme si tu veux ravoit ton âne, que je garde comme garantie en attendant.

Pedro pria, supplia, tout fut en vain.

—Je te donne huit jours, fit l'alcade, au bout de ce temps, si tu n'as pas payé, Papalina sera vendue au profit du gouvernement et, si cela ne suffit pas pour t'acquitter, je sais à présent où te prendre, et nous avons une prison pour les débiteurs insolvables. —Seigneur, ayez pitié de moi, si vous m'enlevez mon gagne-pain, avec quoi voulez-vous ? . . .

—Bah ! bah ! tu me romps la tête, pars vite ou je te fais enfermer.

—Mais, Seigneur ! où voulez-vous que je me procure de l'argent ?

—De l'argent ! parbleu, ce n'est pas difficile, tu connais la forêt, tu dois savoir où se cache le bandit Peppé ; sa tête vaut cinq cent douros, apporte-la-moi et tu seras riche.

—Sur mon âme je ne connais pas le capitaine, Votre Seigneurie, et Peppé ne m'a jamais rien fait.

—C'est possible, mais tu m'as l'air d'être de sa bande, allons, file, et tâche de ne pas oublier ce que je t'ai dit : bonsoir, l'ami, et à revoir.

En disant cela l'alcade poussa le charbonnier hors de sa cour, et ferma la porte.

Pedro partit donc en pleurant, lui qui ne pleurait jamais, et regagna sa cabane, où en arrivant, il conta son aventure à sa femme.

—Maudit soit cet homme sans cœur ! s'écria Marquita.

—Prions Dieu de nous venir en aide et ne maudissons personne, répondit le paysan.

Deux jours se passèrent.

—Encore six jours, se dit Pedro en se couchant le soir, notre pauvre âne sera vendu et je serai mis en prison.

Pendant la nuit, il rêva qu'il trouvait un trésor cache dans le tronc d'un vieux saule, mais l'alcade le lui volait et l'envoyait aux présides ; l'émotion l'éveilla, il faisait nuit encore ; cependant ne pou-

vant plus dormir il se leva, prit sa hache, et alla au bois.

—Six jours, rien que six jours pour payer, répétait-il en marchant, et si d'ici là je n'ai pas trouvé d'argent, ma pauvre Papalina sera vendue.

—Six jours, rien que six jours ! et il se grattait la tête comme s'il eût pensé découvrir de l'argent dans son cerveau où il ne trouvait pas même une pauvre idée.

Il était entré dans le taillis où il comptait faire son abattis, et du regard il choisissait les arbres les plus propres à faire de bon et beau charbon, quand, arrivé à une petite clairière, il s'arrêta effrayé et stupéfait à la fois.

Au pied d'un gros sapin qu'entourait le fourré, un jeune homme était couché pâle et sanglant sur la mousse verte. On ne pouvait distinguer son visage caché par un de ses bras, mais sa mise dénotait un de ces élégants machos qui sont les lions de l'Andalousie et la fleur des ferias et des combats de taureaux : veste noire à boutons d'argent ciselés, cravate de soie orange passée dans une bague d'or fin, chemise brodée à jour, ceinture de soie, pantalons collants galonnés sur toutes les coutures, bagues à tous les doigts, poulaines de maroquin de différentes couleurs, serrant le bas de la jambe, et des poches du gilet s'échappant en étincelante cascade, les breloques de deux montres de prix, rien ne manquait au costume.

—Aie de Dieu ! fit Pedro, en voici encore un que les brigands auront assassiné. Si la justice me trouvait là, je serais un homme perdu... mais non, ça ne peut être un crime, les voleurs lui auraient emporté ses bijoux, et il en est couvert ; ce sera plutôt un chasseur qui se sera... et voici son fusil à trois pas... homicide !... le coup sera parti... C'est égal, si la justice... j'en ai bien assez pâti déjà... et il regarda autour de lui comme pour battre en retraite.

Il n'y avait personne, il fit quelques pas en arrière, puis il s'arrêta honteux de sa lâcheté et, enfouissant son chapeau sur sa tête :

—Canaille de Pedro, tu es un lâche, et si cet homme n'était pas mort, tu le laisserais comme cela expirer sans confession : allons, marche, greudin ; si ton père, que Dieu ait son âme ! te voyait, il te cracherait au visage et te renierait pour son fils.

Quand un Espagnol s'est dit à lui-même : tu es un lâche, ni fer, ni feu, ni enfant, ni alcade, ni alguazil ne le ferait reculer.

Le charbonnier avança donc, s'agenouilla près du cadavre, déchira la chemise de batiste pour examiner la blessure saignante à la poitrine, et appuya la main sur le cœur ; le cœur battait encore.

—Vois-tu chien, ce que tu allais faire, murmura Pedro en se donnant à lui-même un rude coup de poing, tu aurais laissé, par ta faute, partir cette pauvre âme sans confession.

Puis, toujours obéissant à la voix de sa conscience aussi honnête que rude, il releva doucement le bras du blessé.

—Valga me dios ! mais c'est Peppé, le capitaine des bandits, ce Peppé que la garde civile poursuit et dont la tête est mise à prix, ah ! c'est à présent que si la justice... il n'acheva pas sa phrase, mais pour se punir de l'avoir commencée, il s'administra un second coup de poing plus formidable que le premier.

Pour ne point succomber à la tentation, il s'attaquait à poings fermés ; fort heureusement pour lui l'idée ne lui vint pas de dépouiller le bandit de ses bijoux pour payer la rançon de sa chère Papalina, il en eût coûté à ses côtes, et je ne sais si elles eus-

sent été de force à résister à la correction qu'il n'eût pas manqué de leur faire subir.

Mais cette pensée n'osa pas même se présenter à l'honnête charbonnier. Puisque Dieu m'a conduit ici, se dit-il, c'est qu'il ne veut pas la mort de ce pauvre Samaritain, mais qu'il se convertisse et qu'il vive ; et aussitôt se levant, il alla puiser de l'eau à une source dans son chapeau calanais, fit un tampon avec de la mousse et, s'agenouillant de nouveau près du bandit, se mit à éponger doucement sa blessure, et à bassiner ses lèvres et son front.

La fraîcheur de l'eau produisit bientôt son effet, Peppé poussa un soupir, ses lèvres remuèrent et il ouvrit les yeux, mais à la vue de cet inconnu, au visage noirci, courbé sur lui, les regards du capitaine brillèrent de colère et d'effroi, et sa main défaillante chercha son poignard.

—Allons ! allons ! l'ami, calmons-nous, fit le charbonnier, je ne suis ni Satan ni même un alcade, mais un bon Espagnol, que notre bonne mère la Vierge del Pilar et d'Atocha ont amené ici fort à temps, pour t'empêcher de tomber dans la gueule de l'enfer et te sauver la vie.

—Toi, me sauver la vie ! tu ne sais donc pas qui je suis ? murmura le capitaine.

—Je n'ai pas besoin de te demander ton extrait de baptême, pour voir que tu es un homme comme moi, et te porter secours comme à un frère.

—Je suis, en effet, un malheureux proscrit, un officier royalists qui...

—Oui ! oui ! l'ami, tu es qui tu es, je ne te le demande pas ; mais ne te donne pas tant de mal pour me faire des contes, les pins sont des pins, les chênes sont des chênes, et à moi on ne me fait prendre ni Papalina pour un cheval andalou, ni un chef de quadrille (compagnie de brigands) pour un révérend père augustin. A présent tais-toi et laisse-moi faire.

—Si tu m'aides à me cacher, pour quelques jours je te rendrai plus riche que...

—Ne ferait l'alcade de Corona avec ses cinq cents douros, n'est-il pas vrai ? interrompit Pedro ; moi, vois-tu, je ne fais pas le bien pour de l'argent, mais par conscience, et si tu ne veux pas que je te laisse là, aie la bonté de garder pour toi ton or et ton secret.

Peppé était trop faible pour chercher à dissimuler plus longtemps, d'ailleurs il sentait que sa vie était entre les mains de cet homme ; il referma les yeux et laissa retomber sa belle tête.

Pedro, qui avait oublié les alguazils, l'alcade et tous les gendarmes de l'Espagne, faisait de la morale tout à l'aise en prodiguant ses soins au blessé, qui le laissait parler.

La blessure qui aurait dû être mortelle, n'était pas même dangereuse, car un bouton du gilet du capitaine avait fait dévier la balle qui l'avait frappé en pleine poitrine. Ainsi détourné de sa route, le projectile avait glissé sur les côtes du blessé et était allé trouver la veste au-dessous du bras.

Ce fait s'est souvent reproduit sur les champs de bataille ; les savants l'expliquent, les ignorants s'en étonnent, les esprits forts l'attribuent au hasard, les imbéciles aux sortilèges, les geys de simple bon sens à l'intervention de la Providence.

C'était aussi, paraît-il, l'opinion du brave Pedro.

—Ah bien ! camarade, fit-il en examinant le sillon sanglant tracé par la balle, remercie la reine des anges, et, quand tu seras guéri, porte-lui un beau cerge, pour le brûler en récitant ton chapelet devant l'autel de Sa Majesté.

—Ami ! fit faiblement le malade, laisse là tes litanies et donne-moi à boire ; pour une goutte d'eau j'échangerais volontiers ma part de paradis.

—Hum ! grommela le charbonnier en secouant la tête, il faut croire que ta part d'héritage n'est pas bien assurée là haut, que tu en fasses si peu de cas ; tiens, bois, et ne répète pas des mots qui séchent la gorge d'un chrétien comme un feu d'enfer.

—Je ne crois ni à Dieu, ni au diable, ni au paradis, ni à l'enfer, fit Peppé en essayant un sourire ironique ; il n'y a que les niais qui croient à toutes ces bêtises.

Pedro fit un signe de croix et dit :

—Tu ne crois pas non plus à notre Ségnora del Pilar ?

—Pas plus qu'à la Ségnora d'Atocha, je ne crois à rien.

Le charbonnier regarda cet homme qui ne croyait pas, avec une expression si profonde de compassion mêlée d'épouvante, que Peppé baissa les yeux.

—Vierge sainte, murmura le paysan, vous qui avez voulu sauver ce pécheur, pardonnez-lui ce blasphème.

Puis, sans parler davantage, il déchira en deux le mouchoir du capitaine, d'une moitié en fit une compresse et se servit de l'autre pour la fixer.

Le pansement touchait à sa fin, quand un brusque mouvement du blessé dérangerait l'appareil et fit rouvrir sa blessure.

—Hombre ! tu es bien pressé ! fit le paysan, voici tout à recommencer.

Mais Peppé ne l'écoutait pas, les yeux brillants de colère et de terreur, il s'était soulevé sur ses genoux et se trainait vers son fusil.

—Par la Vierge conçue sans péché, que fais-tu donc ? s'écria le paysan.

—Donne-moi mon fusil si tu n'es pas un traître ! supplia le bandit ; ils sont près d'ici, j'ai entendu hennir un cheval, ils arrivent !

—Qui donc vient ? les brigands ?

—Eh ! par l'enfer ! non, les gardes civils, ceux qui m'ont blessé cette nuit, et qui me poursuivent comme un chien enragé, ah ! si j'avais seulement mon fusil pour me brûler le cerveau.

—Et tomber dans l'enfer, n'est-il pas vrai ? s'écria Pedro, en saisissant l'arme qu'il jeta dans un épais buisson.

—Traître ! rugit le capitaine en proférant un horrible blasphème, tu vois si j'avais raison de ne pas croire qu'il y ait un Dieu.

—Et moi, parce que je crois qu'il y en a un, je veux te sauver, pour te donner le temps de faire pénitence de tes crimes, répondit Pedro.

Et enlevant le bandit dans ses bras nerveux, il le chargea sur ses épaules et s'enfonça dans le taillis.

Quand les soldats arrivèrent dans la clairière, ils ne trouvèrent plus rien.

—Menteur, dit l'officier à un berger qui leur servait de guide, tu nous a trompés.

—Je l'ai vu cependant, il y deux heures, qui se dirigeait vers ce côté, il s'appuyait sur son fusil et semblait blessé.

—En effet, fit un sergent, voici du sang tout frais.

—Et le chapeau du brigand, s'écria un garde civil.

—Et une hache de charbonnier, ajouta un troisième ; c'est encore un de ses espions qui est venu l'avertir.

—Qu'on fouille partout ! commanda le lieutenant.

Les soldats obéirent avec ardeur, mais ils eurent beau faire, ils ne découvrirent pas autre chose, que le fusil dans le buisson.

Dans l'impossibilité de trouver autre chose, ils retournèrent à Corona, emportant comme trophée le fusil, le chapeau et la hache.

L'alcade examina particulièrement cette dernière

puis, guidé par son mauvais instinct, il dit à l'officier :

— Dans tout le pays, il ne peut y avoir qu'un vagabond comme le soi-disant charbonnier Pedro, qui possède un outil en aussi mauvais état, et si je ne me trompe, c'est lui qui est l'espion du bandit.

— L'homme à jambe de bois qui me fournit mon charbon, passe pourtant pour un honnête homme, reprit le lieutenant.

— Un honnête homme qui ne paie pas ses impôts, ravage sans patente les forêts de l'État, et braconne toute la nuit, ressemble beaucoup à un coquin, fit le magistrat en se redressant.

— En tout cas, avant de l'arrêter, faudrait-il des preuves.

— Nous tâcherons d'en avoir, et nous en aurons si vous voulez me confier cette affaire.

— Faites ! faites ! votre devoir est de découvrir les coupables, le mien est de les arrêter.

— José, fit le magistrat, va de ma part à la cabane de Pedro le charbonnier et ramène-moi son fils aîné ; j'ai à lui parler.

— Il n'est pas besoin d'aller si loin pour cela, Votre Seigneurie, répondit José ; c'est aujourd'hui marché au village et j'ai vu Joaquino sur la place, où il vend des cages pour les oiseaux.

— Alors tout est pour le mieux, vas acheter une cage pour moi, et tu lui diras de me l'apporter.

Cinq minutes après l'enfant arriva, un vrai petit sauvage, au visage noirci par le soleil et le charbon, les cheveux en buisson, des dents d'émail, les yeux brillants comme des escarboucles, pieds nus dans ses espadrilles de corde, avec un chapelet de cages en sautoir. Il n'avait rien à se reprocher ; il présenta fièrement sa cage sans se préoccuper de la présence du lieutenant de la garde civile.

L'alcade mit ses lunettes comme pour mieux examiner son acquisition.

— Ton père est-il aussi au marché ?

— Non.

— Il ne vend donc pas de charbon aujourd'hui ?

— Carambà ! comment veux-tu qu'il le porte à présent que tu nous as pris notre âne !

Le lieutenant regarda l'alcade, qui se pinça les lèvres et continua :

— Il est donc à la maison ?

— Non, au bois.

— Ah ! il est allé au bois ce matin ?

— Oui.

— Avec sa hache ?

— Je le pense ; eh bien, veux-tu ma cage ? oui ou non, je suis pressé.

— Oh ! je te demandais cela, parce que hier au soir on m'a apporté une hache qui ressemblait à celle de ton père.

— Hier au soir il l'avait à la maison.

— Tu la reconnaitrais ?

— Per dios ! elle a sa marque.

— Quelle marque ?

— Trois tailles d'un côté et une de l'autre.

— José, fit l'alcade, fais lui voir la hache.

— C'est bien la sienne, dit l'enfant, voilà les signes ; d'ailleurs je la reconnais à cette cassure, c'est moi qui l'ai faite ; mais c'est drôle, il l'avait hier au soir.

— Ah ! en effet, ce n'est que ce matin qu'on me l'a apportée ; combien veux-tu de ta cage ?

— Six quartos.

— Tiens, les voici, avec une couple d'oranges pour t'ôter la soif.

— Merci, donne-moi la hache aussi ?

— Je la rendrai à ton père avec son âne ; c'était une plaisanterie ; dis-lui de venir ce soir chercher

ce qui lui appartient, c'est un brave avec lequel je ne veux pas demeurer brouillé.

— Je le lui dirai, fit l'enfant, qui sortit en mordant à pleines dents l'orange qu'on lui avait donnée.

— Eh bien, lieutenant ! qu'en pensez-vous, demanda l'alcade en frottant le verre de ses lunettes ; c'est un brave homme, n'est-il pas vrai ?

— Je le crois encore, fit l'officier, cependant mon devoir est de l'arrêter.

L'alcade se détourna pour dissimuler un sourire.

Le même soir, Pedro fut mis en prison, préventivement, afin de donner à la justice le temps d'informer.

Elle y mit son temps ; deux mois se passèrent pendant lesquels l'alcade eut la barbarie de ne permettre au prisonnier de ne communiquer avec personne de sa famille.

Ces soixante jours furent soixante siècles pour le pauvre Pedro ; enfin le jugement fut rendu et le paysan acquitté, faute de preuves.

Il sortit de sa prison, hâve, maigre, vieilli et découragé, et reprit aussitôt le chemin des bois, où sans doute, il ne devait plus retrouver sa famille.

En arrivant au petit rocher, derrière lequel s'abritait sa cabane, il s'arrêta n'osant pas aller plus loin, et s'asseyant sur un tronc d'arbre, il cacha sa tête entre ses mains, et se prit à pleurer comme un enfant.

Il y avait un quart d'heure qu'il était là, à cent pas à peine de sa maison, quand passa un jeune gars revenant aussi de Corona et chassant devant lui un âne portant des sacs vides.

— Aïe, Papalina ! cria l'enfant.

Pedro releva la tête avec une indicible émotion, et poussa un grand cri, auquel l'enfant répondit en se jetant dans les bras du voyageur.

— Joaquino ! mon Joaquino ! répétait le pauvre père en serrant son fils à l'étouffer, vous êtes donc encore ici tous ?

— Oui, tous, seigneur père, et notre Papalina aussi comme tu vois.

L'alcade vous l'a donc rendu ?

— Quand nous avons eu payé les trente douros, le ladre !

— Trente douros ! et où les avez-vous pris ?

— C'est le curé de Corona qui nous les a apportés de ta part.

— De ma part ?

— Ainsi que l'argent nécessaire pour reconstruire la cabane en briques, c'est joli, va ; il y a d'abord une cuisine, avec une table de noyer et des bancs tout autour, une chambre avec trois lits, une autre chambre pour la signora notre mère, avec.....

Tu es fou, Joaquino, tu es fou et ces bons habits que tu portes ?

— Toujours avec l'argent que le seigneur curé nous apportait de ta part.

— Ce n'est pas moi qui l'envoyais, c'est Sa Majesté, fit le prisonnier en se découvrant et en montrant le ciel avec respect : à genoux, Joaquino, et remercie celui qui n'abandonne ni la veuve ni l'orphelin.

Et au milieu du chemin, tête nue et les mains jointes, le charbonnier et son fils récitèrent à haute voix le *Pater* et l'*Ave Maria*.

Puis ils se relevèrent, et se dirigèrent vers l'ancienne hutte, devenue depuis quelques jours une élégante maisonnette.

Nous ne décrivons pas la joie générale occasionnée par le retour du chef de famille, ces choses se sentent mais ne s'écrivent pas.

A cette joie devait bientôt s'en ajouter une autre ;

quinze jours à peine après le retour de son mari, Mariquita devint mère pour la septième fois.

— Femme, dit Pedro, de cet enfant que Dieu nous donne, le plus pressé est de faire un chrétien ; as-tu pensé à lui choisir un parrain et une marraine ?

— J'y ai pensé, fit-elle avec embarras, et j'ai même à peu près promis parce que je n'espérais pas te revoir sitôt.

— Et qui as-tu choisi ? demanda le paysan avec inquiétude.

— Pour marraine, notre cousine Oliva.

— Tu ne te fâcheras pas.

— Hombre ! ce n'est pourtant pas l'alcade, je pense.

— Non, ce n'est pas l'alcade, c'est..... notre bienfaiteur, celui qui a payé nos impôts, qui.....

— Tu le connais donc ?

— Le curé de Corona me l'a nommé contre sa défense, c'est Peppé.

— Quel Peppé ? Peppé Mataro, Peppé Pantanos, Peppé Cocapanero, il y a tant de peppé.

Mariquita mit ses mains devant ses yeux et murmura ;

— C'est Peppé le..... capitaine celui auquel tu as sauvé la vie.

Pedro demeura stupéfait, regardant sa femme et son enfant l'un après l'autre, et répétant :

— Peppé, celui qui ne croit à la Vierge del Pilar, Peppé le voleur, Peppé l'assassin, Peppé le parrain de mon fils, c'est pas possible.....

Puis il ajouta :

— Il s'est donc converti ce Peppé.

— Il a fait beaucoup de mal, mais il a fait aussi du bien, et c'est pour le convertir que le curé de Corona m'a conseillé en ton absence de le choisir.

L'idée d'avoir pour parrain de son fils un brigand sans religion, souriait peu à Pedro, mais l'assurance que le prêtre avait donnée, que ce moyen extrême serait le seul qui pût ramener au bercail cette brebis devenue toup dévorant, lui arracha son consentement.

Pour ne pas lui donner le temps de revenir sur sa décision, Mariquita, profitant de sa propre faiblesse, lui fit promettre d'aller le jour même avertir le capitaine.

— Le difficile sera de le rencontrer, dit Pedro.

— Prends huit pierres et pose-les au pied du sapin ; Peppé sera ici demain matin, il a accepté, et le signal est convenu.

Pedro partit pour le bois et plaça les huit cailloux au lieu convenu.

Joaquino, de son côté, était parti pour prévenir Oliva et le curé de Corona.

Le lendemain, à huit heures, Peppé était à l'église du village avec un costume plus élégant encore que le jour où l'avait rencontré Pedro. Aussi calme que s'il n'eût couru aucun danger, il fit inscrire l'enfant sous le nom de Pépito, signa sur le registre de l'église à la porte de laquelle l'attendaient les gardes civils avertis de sa présence, passa une riche bague au doigt de sa commère, l'andalousse Oliva, déposa dans le bassin une once d'or pour le curé, deux quadruples pour les âmes du purgatoire, reconduisit son filleul jusqu'au seuil de l'église et saluant avec une politesse ironique le lieutenant des alguazils, rentra dans le lieu saint, asile inviolable en Espagne.

— Seigneur curé, dit Pedro au chanoine avec inquiétude, je ne voudrais pas être la cause que Peppé fût mis en chapelle, ne pourriez-vous pas....

— Ne crains rien, frère, tant que le capitaine restera dans l'église, il ne court aucun risque et il trouvera bien le moyen de sortir sans être arrêté.

Sur cette affirmation le cortège reprit le chemin de la cabane.

Sous les arbres, en face de la maisonnette, une table était dressée, chargée de mets et de vin. Tout auprès de cette table, Peppé attendait, paisiblement assis, en avalant avec un calme parfait la fumée de sa cigarette.

— Mère de Dieu ! s'écria Pedro. Par où as-tu donc passé pour arriver ici ?

— Par le chemin le plus court, répondit Peppé en riant, j'ai l'habitude des raccourcis.

— Et tu as eu le temps de changer d'habits ?

— Parbleu ! fit le capitaine, il fallait bien habiller le mannequin que j'ai laissé à ma place, dévotement agenouillé devant l'autel de la Vierge, où il fait sa prière pour mon petit Pépito.

— Tu es habile, compère, répondit Pedro en fronçant le sourcil à cette plaisanterie peu chrétienne du capitaine ; mais je te conseille de ne pas attendre à être pris pour te convertir et revenir à Dieu qui a tant fait pour toi.

— *Per omnia sæcula sæculorum*, s'écria le capitaine en remplissant les verres. Buons à la santé du nouveau-né, de sa mère, de mon ancien chirurgien et de toute sa famille.

— A table donc et amusons-nous d'abord, ensuite nous parlerons de conversion plus à l'aise.

Le charbonnier poussa un profond soupir sur l'endurcissement de son hôte, ; mais ne voulant pas le mécontenter, il se mit à table avec toute sa famille.

Le repas touchait à sa fin quand Peppé, après avoir rempli son verre, se leva, porta un dernier toast à son filleul, et s'écria :

— Allons, bonsoir, les amis ; j'aperçois là-bas des cavaliers avec lesquels je n'ai nulle envie de causer. Portez-vous bien. Je retourne au bois pour y préparer ma conversion.

Quand les gardes civils arrivèrent, furieux d'avoir été joué par le bandit, ils ne trouvèrent aucun indice de son passage et continuèrent vers la forêt en jurant qu'il ne leur échapperait pas.

Trois mois se passèrent pendant lesquels la bande de la Ronda redoubla d'audace. L'alcade, surpris de la chasse, fut trouvé pendu à un chêne. Des assassins furent commis et les voleurs poussèrent leur sacrilège audace jusqu'à piller deux églises.

Comme si les crimes du parrain fussent retombés sur son filleul, Pépito tomba malade au premier sacrilège et mourut après le troisième.

Pedro et Mariquita furent inconsolables.

Quant à Peppé, il avait autre chose à faire qu'à penser au charbonnier. Il ne songeait qu'à embuscades, pillages, orgies et crimes de toutes sortes. On eût dit que le diable avait pris possession de lui.

La terreur régnait dans tout le pays. Le capitaine de la province résolut de mettre un terme à ces brigandages. Aux gardes civils il adjoignit plusieurs régiments ; la forêt fut cernée de tous côtés et des bataillons de traqueurs y pénétrèrent par plusieurs points. En même temps l'évêque parcourut la province, demandant des prières publiques.

Mais Peppé était un rude capitaine. Au moment où on croyait le tenir avec sa bande, il disparaissait tout à coup et signalant sa fuite par les plus atroces assassinats.

Tout cela ne pouvait cependant pas durer, et, peu à peu, le cercle de troupes se resserrait en s'épaississant.

Les bandits commençaient à murmurer. Le lieutenant Barbaro semait la défiance contre le chef.

Une nuit, après une marche forcée, Peppé, rou-

lé dans sa manta, ses pistolets chargés à sa ceinture, dormait sur la mousse au pied même du sapin où une première fois Pedro lui avait sauvé la vie, quand il lui sembla tout à coup que le ciel s'entrouvrait de manière à laisser voir ce qui se passait dans l'intérieur. C'était un globe immense resplendissant d'or et de lumière, au fond duquel, sur un trône resplendissant de lumière, Dieu le Père, assis entre son Fils et le Saint-Esprit, au milieu de légions d'anges prosternés, de saints, d'évêques, de prophètes, de vierges et de martyrs, se préparait à rendre ses jugements.

Un silence profond régnait dans l'auguste et innombrable assemblée. Tout à coup les harpes d'or résonnèrent et une longue procession de spectres sanglants soutenus par leurs patrons, s'avancèrent lentement vers les degrés du trône. Ils arrivaient de la terre et passèrent près de Peppé qui, parmi eux, reconnut avec terreur les victimes de ses assassinats.

La foule s'ouvrait avec une sorte de frémissement devant les spectres, qui allèrent s'agenouiller devant le trône en présentant chacun leurs mains pleines de sang.

Alors une voix dit :

— Pesez ce sang.

Un ange s'avança tenant dans ses mains des balances de diamant et se tint debout devant Dieu le Père, pendant qu'un autre ange versait le sang de chaque victime dans le plateau.

— Pesez le meurtrier, dit la voix.

Un autre ange, tenant une épée de feu, posa dans le second plateau une âme noire et hideuse, sur le front de laquelle était écrit en caractères sinistres : PEPPÉ.

— Lâchez les plateaux, fit la voix.

Le plateau du sang descendit rapidement.

Le capitaine frémit et poussa un douloureux soupir. Il aurait voulu fuir, mais la terreur le retenait à sa place.

La voix continua.

— Apportez ses mérites.

L'ange gardien de Peppé s'avança la tête baissée, le front empreint de douleur et portant une robe de deuil. Il jeta auprès de l'âme quelques pièces d'or en disant :

— Voici la rançon de Peppé.

— Est-ce tout ? demanda la voix.

— C'est tout, répondit l'ange en cachant sa tête entre ses mains.

— C'est bien peu ; le sang des victimes pèse cent fois plus que les mérites du brigand Peppé.

Le capitaine sentit la sueur lui perler au front et ses mains se crispèrent de terreur. Une force invincible le tenait cloué à la porte du paradis.

Dans le lointain il voyait des lueurs sanglantes dans lesquelles semblaient danser des formes ténébreuses, mêlant de longs hurlements de joie aux cris de douleurs des damnés.

— Peppé est à nous ! Peppé est à nous ! rugissaient les démons.

Le silence le plus profond régnait dans le paradis, quand des anges, vêtus de robes écarlates, apportèrent un livre sur lequel était écrit : JUGEMENT.

Debout, derrière le trône, se tenaient sombres et terribles les exécuteurs des vengeances célestes, avec leurs cuirasses d'or et leurs glaives à deux tranchants.

En ce moment une femme couronnée d'étoiles et vêtue d'un vêtement plus blanc que la neige s'avança, tenant à la main un de ces enfants bienheureux que le péché n'a jamais souillés et qui

ont pour privilège d'accompagner l'Agneau sans tache en chantant ses louanges.

La femme s'agenouilla sur les marches du trône et les anges se prosternèrent en voilant leur face avec respect.

— Mère, dit le Fils de Dieu en s'approchant de la Reine des cieux pour la relever, que demandez-vous de moi ?

— La grâce de cette âme que vous avez rachetée de votre sang, mon fils, et pour laquelle j'ai tant prié.

— Cette âme ne mérite ni pitié ni miséricorde. Celui dans le corps duquel elle loge encore a méprisé le sang que j'ai versé pour lui ; il a été sourd à ma grâce, il a insulté votre nom vénéré, la mesure de ses crimes est comble, il va tomber entre les mains de ses ennemis, et déjà les démons préparent dans l'enfer le lit de feu et de souffre qui lui est destiné.

— Seigneur, j'étais né dans l'esclavage du péché, dit alors l'enfant en joignant les mains, c'est lui qui m'a présenté à la piscine salutaire ; grâce encore, Seigneur, pour celui qui a contribué à me mettre au nombre de vos anges.

Le Christ détourna les yeux avec tristesse.

— Encore quelques jours de vie pour ce malheureux afin qu'il puisse se convertir ; mon fils, par les douleurs qui ont transpercé mon cœur alors que vous étiez suspendu à l'arbre de la croix, ne rejetez pas ma demande ; par l'âme de cet enfant et par mon amour, quelques jours encore. Et des yeux de la Vierge miséricordieuse tomba une larme.

L'ange gardien de Peppé reçut cette larme divine dans une coupe de diamant et la versa dans la balance.

Sous ce poids infini de grâce, la balance tressaillit et le plateau des mérites souleva légèrement celui des crimes.

Le Christ avait fait asseoir sa mère à sa droite ; les trois personnes de l'auguste Trinité se regardèrent et la voix mystérieuse dit :

— S'il se trouve dans le paradis qui veuille avertir le coupable, je lui accorde dix ans, dix jours et dix heures pour faire pénitence.

L'ange gardien poussa un cri de joie qui retentit dans les profondeurs du ciel et, saisissant l'enfant dans ses bras, il se précipita vers la terre avec la rapidité de la foudre.

Peppé dormait toujours sous le sapin de la clairière, la poitrine oppressée par un poids terrible, la tête brûlante et les veines gonflées.

Tout à coup il lui sembla voir à travers les branches descendre vers lui un enfant éclatant de lumière, ressemblant au petit Pépito, son filleul, et dont la voix, douce comme une harmonie céleste, répétait :

— Parrain ! Parrain !

— Que veux-tu ? demanda le brigand en se soulevant sur son coude, et qui est-tu ?

— Je suis ton filleul Pépito, un ange du ciel auquel Dieu a permis pour la dernière fois de venir t'avertir afin que tu fasses pénitence de tes crimes.

Et l'apparition, s'évanouissant à mesure qu'elle approchait de terre, vint se poser sur la mousse, où elle disparut.

Peppé, le brigand, s'éveilla alors tout à fait ; il se leva et appela ses compagnons ; mais ses compagnons, séduits par son lieutenant, l'avaient abandonnés ; il était seul.

Autour de lui le bois était silencieux et sombre ; seulement, au pied d'un buisson, là où il avait vu descendre l'enfant, brillait une petite lumière semblable à une étincelle vivante ; il s'en approcha.

L'étincelle était une gracieuse luciole, petit insecte qu'il apercevait pour la première fois, et, à la clarté produite par cette luciole sur la mousse verte, il vit un scapulaire portant l'image de la Vierge, telle qu'il venait de la contempler, prosternée devant le trône de Dieu.

Peppé ramassa le scapulaire, le passa à son cou et, l'âme brisée de douleur au souvenir de ses crimes, il s'écria en se frappant la poitrine :

— Seigneur, que faut-il que je fasse ?

— Suis ton guide là où il te conduira et fais pénitence, répondit une voix.

Or, ce guide n'était autre que Pépito qui, sous la forme d'une luciole, apparaissant et disparaissant tour à tour, conduisit le bandit à travers la forêt jusqu'à une grotte sauvage, au sommet d'un rocher isolé.

Arrivé là, l'enfant se montra de nouveau sous sa forme céleste et, déployant ses ailes, disparut comme un météore dans les profondeurs du ciel.

Dix ans, dix jours, dix heures plus tard, une

âme s'envolait aussi du même lieu vers la céleste patrie.

Cette âme était celle d'un grand pénitent qui, par l'austérité de ses jeûnes et l'abondance de ses larmes, avait effacé tous les crimes de sa vie passée.

Depuis ce temps, le ver luisant, jusqu'alors inconnu, a continué à se montrer dans l'obscurité des nuits, le long des sentiers isolés et dans les profondeurs des bois, partout où peut se cacher le voleur qui médite un crime.

Le savant et l'incrédule ne voient dans ce point brillant qu'un insecte vulgaire, mais le chrétien y reconnaît une lumière allumée par la Providence pour rappeler au malfaiteur que le moment est venu de changer de vie et de se souvenir que cet avertissement de la grâce est peut-être le dernier.

Voilà du moins ce que prétend la légende espagnole qui se conte encore aujourd'hui dans toutes les cabanes de bûcherons des forêts de la Ronda et de la Sierra-Moréna.

PHYSIOLOGIE DU TABAC.

(Suite.)

Dom Bartholomé de la Camara, évêque de la Grande-Canarie, adressa, en 1629, à son clergé et aux fidèles de son diocèse, un long mandement écrit sous l'inspiration d'un zèle peu apostolique.

Dans ce mandement il défendait aux prêtres de priser avant de dire la messe, ni deux heures après.

Nous n'avons rien à dire contre cette défense, parce qu'un évêque est libre d'exercer la discipline ecclésiastique, comme il le veut et comme il l'entend.

Dans ce même mandement, il défend au clergé et aux paroissiens de priser dans les églises, sous peine d'excommunication majeure, et de mille maravedis d'amende.

APOLOGISTES DU TABAC.

Jean Ménandre de Brême, philosophe et médecin, a été un des plus fervents apologistes du tabac. Il fit imprimer en 1622, chez le célèbre Isaac Elzévir, un ouvrage intitulé :

« La *Tabacologie*, ou description du tabac ou nicotiane, sous le rapport médical, chirurgical et pharmaceutique, ou sa préparation, et son utilité pour toutes les maladies du corps humain, et l'indication des signes qui peuvent en faire connaître les diverses espèces. »

Ce curieux ouvrage est dédié aux très-illustres, très-prudents et très-sages consuls, et au sénat de la célèbre république de Brême.

Jean Ménandre, dans un avis au lecteur, dit qu'il a puisé ces documents aux meilleures sources, et consulté les plus habiles médecins.

Il commence par énumérer les variétés de tabac connues dans l'univers. Il décrit les espèces et en donne les dessins gravés avec beaucoup de soin.

Il indique le temps de semer les graines ; le terrain qui leur convient, et fait une longue dissertation sur la préparation des feuilles. Il apprécie ensuite les effets du tabac ; il raconte plusieurs cures opérées avec le secours de la nicotiane employée sous diverses formes comme remède ; il examine si la fumée peut tenir lieu de nourriture, et conclut affirmativement.

Il dit avec une emphase d'enthousiaste que le tabac

était autrefois en vénération chez les insulaires de l'Amérique, qui croyaient que fumer était le plaisir habituel de leurs dieux. Il s'appuie sur le témoignage de Thomas Horiot, auteur d'une curieuse description de la Virginie. Ce voyageur dit que les sauvages jetaient du tabac en poudre dans les feux sacrés ; que s'ils étaient assaillis par la tempête en naviguant, ils répandaient avec profusion, cette même poudre dans l'air et dans l'eau, en faisant mille contorsions, ou poussant des cris effrayants : qu'ils portaient tous un paquet de tabac suspendu à leur cou, persuadé que c'était un préservatif contre les mauvais génies et les armes de leurs ennemis ; qu'après de longues courses, ils se délassaient en fumant outre mesure, et en prisant avec une avidité insatiable.

LES SCYTES, LES TRACES, LES BABYLONIENS ONT-ILS CONNU LE TABAC ? — Le savant Ménandre paraît avoir consulté pour la *Tabacologie*, les historiens anciens et les contemporains. Il prétend même que le tabac fut connu des peuples de l'Orient, et s'appuyant du témoignage d'Alexandre de Tyr, d'Hérodote, il dit que les Scythes et les Thraces s'enivraient avec la fumée d'une herbe qu'ils jetaient dans le feu, que les Babyloniens se servaient de cette même herbe et en aspiraient la fumée. Ménandre assure que cette herbe n'était autre chose que le tabac. Mais tout nous porte à croire que les Orientaux employaient des plantes aromatiques qui n'ont pas le moindre rapport avec la nicotiane.

L'auteur de la *Tabacologie*, rapporte, d'après les mémoires de plusieurs voyageurs, que les prêtres indiens avant de consulter les dieux, aspiraient longtemps la fumée du tabac avec de longs tabagos ; ils tombaient dans une extase fébrile, convulsive, et alors ils prédisaient l'avenir, conseillaient aux peuples d'entreprendre la guerre ou de conclure la paix.

Les médecins indiens employaient aussi le tabac comme panacée dans le plus grand nombre des maladies.

Après avoir énuméré les maux qu'on peut soulager et même guérir à l'aide du tabac, Ménandre donne des indications pour faire un bon choix de nicotiane, et explique les divers modes de préparation.

Il parle longuement des pipes et donne les dessins de trois variétés principales :

La première, dite pipe éthiopienne, est un peu plus longue que le bras : l'angle qui sépare le tuyau du foyer est presque imperceptible : le foyer est surmonté d'un animal grossièrement sculpté et qui a les formes d'une hyène.

La seconde, dite pipe indienne, est de la longueur de l'avant-bras : l'angle qui forme le point d'intersection entre le tuyau et le foyer est très-prononcé ; on y remarque une figurine gracieusement sculptée.

La troisième, dite pipe persane, se compose d'un vase de verre oblong par le bas et surmonté d'un tube auquel peuvent s'adapter une infinité de tuyaux. Le foyer est de telle manière que la fumée, par la force de l'aspiration, parcourt l'intérieur du vase rempli à moitié d'eau par fumée. Ce genre de pipe, très-usité chez les Orientaux, est connu depuis longtemps sous le nom de narguiléh.

HYMNE SUB LE TABAC. — Le libraire-éditeur, Izaak Elzévir, imprima, à la suite de la *Tabacologie* de Ménandre un hymne au tabac, ou plutôt un poème en deux chants ; Raphaël Thonn, auteur de ce poème, raconte longuement la merveilleuse découverte du tabac ; à l'en croire, cette plante était connue lorsque le dieu Bacchus fit la conquête de l'Inde. Il dit que les Indiens, poursuivis à outrance par ce dieu, se retranchèrent sur une colline et fumèrent pour se préparer à vendre chèrement leur vie. La fumée les enveloppa bientôt comme un nuage épais ; Bacchus suffoqué n'osait approcher et peu s'en fallut que le dieu ne prit honteusement la fuite devant quelques fumeurs armés seulement de leurs pipes. A côté de ces fables ridicules, on trouve dans le poème de Thonn des documents curieux qui prouvent incontestablement que le tabac avait envahi le nord de l'Europe au commencement du XVII^e siècle.

Nous avons cru que cette analyse succincte du livre du médecin-philosophe Ménandre serait lue avec certaine curiosité. La *Tabacologie* est fort rare, parce qu'on ne l'a pas réimprimée depuis 1622. Nous dirons franchement que le docteur de Leyde, dans son enthousiasme pour la nicotiane, a poussé les choses à l'extrême, et que plusieurs des faits qu'il avance sont sujets à contestation. Mais si on veut bien mettre en regard de ces histoires hypothétiques, les témoignages et les éloges d'un grand nombre de médecins et d'hommes très-savants, on restera convaincu que le tabac, que nos modernes docteurs regardent comme un poison, joue un grand rôle dans la médecine jusqu'au XVIII^e siècle.

Mouard et Everhart, contemporains de Ménandre, furent aussi les apologistes de la nicotiane. Nous avons trouvé dans la *Tabacologie* les extraits de leurs ouvrages les plus dignes d'être remarqués : aussi nous croyons parfaitement inutile d'en faire l'analyse.

LE DOCTEUR CONTUGI PLAIDE LA CAUSE DU TABAC AVEC SUCCÈS. — Pendant que les princes de l'Église prêchaient la croisade contre la nicotiane, cette plante se propageait dans toute l'Europe. On prisait, on fumait de Rome à Hambourg, de Lisbonne à Moscou. Des médecins célèbres annonçaient publiquement que le tabac ne nuisait ni au corps ni à l'esprit ; qu'il exerçait une salutaire influence sur le physique et la morale de l'homme. Les docteurs étaient séparés en deux camps ; mais les ennemis du tabac, inférieurs en nombre, luttèrent difficilement contre les préconiseurs de la tabatière, du cigare et de la pipe. Parmi ces derniers nous devons signaler le docteur Contugi, auteur d'une thèse aussi

curieuse que savante en faveur du tabac. Elle est intitulée :

Non ergo nocet cerebro tabacum.

Le tabac ne nuit donc pas au cerveau...

Le spirituel docteur, marchant sur les traces de Ménandre, d'Everhart et de Monard, s'entoure des meilleurs documents ; il ne néglige pas de citer à l'appui de ses opinions les témoignages de ses confrères. Il prouve enfin d'une manière incontestable que la fumée du tabac, au lieu de nuire au cerveau, le dégage des humeurs et exalte l'imagination.

Cette thèse du docteur Contugi fit grand bruit dans le monde médical, et nous regrettons de ne pouvoir en donner des extraits ; mais cela nous entraînerait trop loin, et nous dépasserions les bornes que nous nous sommes prescrites.

PROPRIÉTÉS MÉDICALES DU TABAC.

Nous venons d'analyser les discussions pour et contre le tabac ; nous terminerons cette partie de notre travail en indiquant les propriétés médicales, et elles sont nombreuses, de cette plante si injustement calomniée.

Tout nouveau, tout beau, dit le proverbe. L'importation du tabac en Europe produisit une quasi-révolution sociale, et bouleversa les idées de tous les médecins. De savants docteurs, partisans de la plante américaine, l'employèrent comme un remède presque universel.

Ils en tirèrent de l'huile par infusion et distillation ; ils en composèrent des sirops et des onguents.

Ils la recommandèrent en poudre, en machicatoire, en erhrine pour purger le cerveau.

Ils appliquaient les feuilles chaudes pour les humeurs œdémateuses, les douleurs de jointures, la paralysie, les furoncles, la morsure des animaux venimeux, les maladies cutanées.

Il prescrivait la fumée, le suc et l'huile du tabac comme un remède infaillible pour calmer les maux de dents.

Ils employèrent le sirop de tabac pour les toux invétérées, l'asthme et les maladies de poitrine.

En vain les facultés de Paris et de Montpellier tonnèrent contre cette étrange et bizarre innovation ; le tabac, fut vainqueur et ses ennemis n'eurent d'autre consolation que celle de persécuter la plante triomphante et ses nombreux partisans.

On sait que cette substance végétale depuis son apparition en Europe, est employée dans toutes les classes de la société, pour se procurer une sensation d'irritation, de titillation particulière, sur les membranes muqueuses des narines ou de la bouche. Le sentiment de picotement qui a lieu sur ces parties de notre organisme, révèle l'espèce d'engourdissement, d'apathie de laisser aller, auquel chaque individu est enclin, et remonte momentanément les idées, ou du moins les distraits pour quelques instants de leur cours ordinaire.

(A continuer.)

EXPLICATIONS DU DERNIER RÉBUS :

LE CARACTÈRE CHANGE DANS LE COURS DE LA VIE.

L'Album paraît toutes les semaines avec 24 pages de matières. Le Prix est de \$3.00 par année, \$1.50 pour Six Mois.

DUVERNAY, FRÈRES & DANSEREAU.